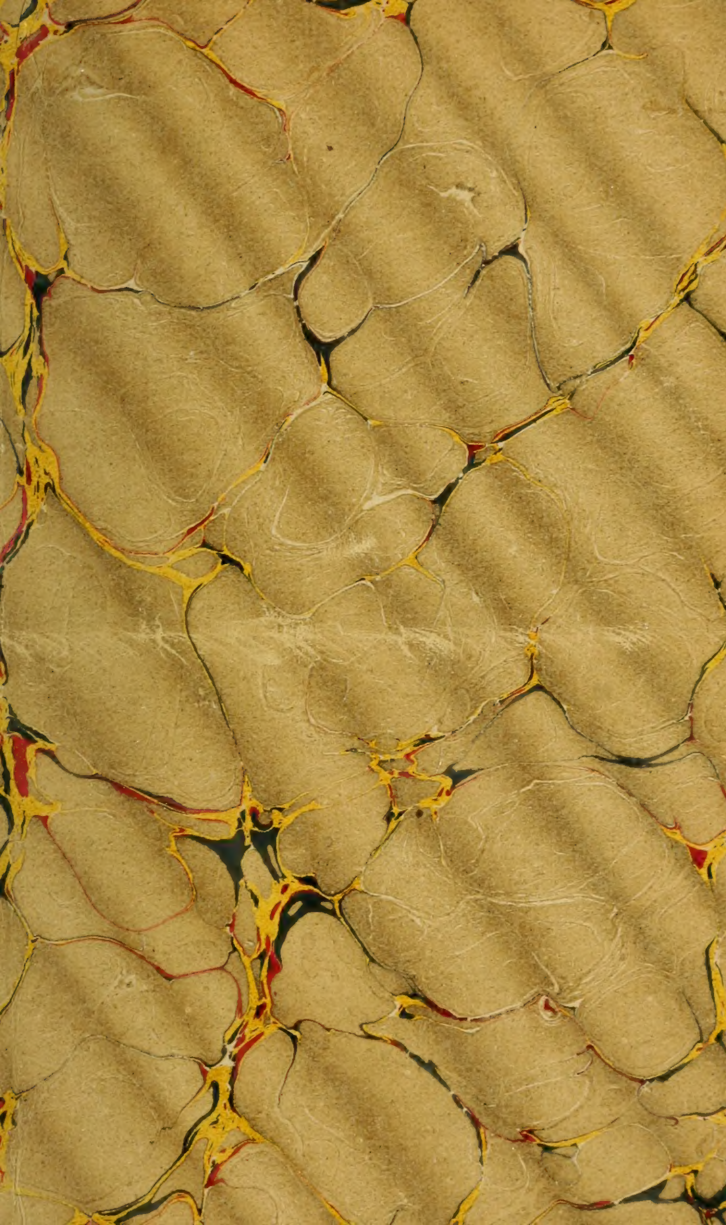

OKSELLER
19, RUE SCRIBE
ORK 16 BEAVER ST



rix Sully Prudhomme 1910

RENÉ BARDET

La Vieille Maison

Le temps passe; tout fuit; les choses sont fidèles.

HENRI DE RÉGNIER.



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCX

La Vieille Maison

---

ix Sully Prudhomme 1910

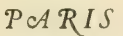
RENÉ BARDET

La Vieille Maison

Le temps passe ; tout fuit ; les choses sont fidèles.

HENRI DE RÉGNIER.





ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCX

A mon Père et à ma Mère

ce peu de gloire

pour leur grand amour.

R. B.

I



LE PASSÉ

MALGRÉ *tout le silence et l'abandon des aîtres,*
Dans l'ancienne demeure aux volets longtemps clos
J'ai ranimé, parmi meubles et bibelots,
Toute la vie et l'âme en sommeil des ancêtres.

Je me suis accoudé longuement aux fenêtres,
J'ai scruté le miroir ou le bassin sans flots;
J'ai respiré la rose au doux bruit des sanglots
Des ramiers roucoulant au jardin dans les hêtres.

Et partout, dans le vieux logis provincial,
Qui semble à jamais vide et mort et glacial,
Ou dans les fleurs d'antan, œillet, lys, ancolie,

J'ai retrouvé, comme en un mirage espacé,
Pleins de grâce, de charme et de mélancolie,
L'image, le parfum et l'écho du Passé.



Le Logis

A Henri de Regnier.



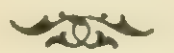
La Grille

Nous roulons, cahotés dans l'antique voiture
Où nous sommes montés en descendant du train;
Et notre conducteur, chantonnant un refrain,
Fouette son lent cheval à la maigre ossature.

La paix d'un soir de mai descend sur la nature.
Ému, je reconnais chaque bois riverain,
Mais mon cœur bat, j'ai hâte ainsi qu'un pèlerin,
Et là-bas je vois poindre enfin une toiture.

Nous arrivons! Bientôt, de mes doigts tremblotants,
Non sans qu'un pleur furtif au coin de l'œil ne brille,
J'ouvre et fais sur ses gonds rouillés grincer la grille.

Mais nul ne nous attend ici, comme au vieux temps;
Et, triste, j'entre vite avant que le jour meure,
Me semblant étranger dans ma propre demeure.



La Maison

La demeure où toujours ont vécu mes aïeux
Dresse un étage unique et montre une façade
D'un tuffeau maintenant rongé, gris et maussade,
Qui jadis blondoyait dans le soleil joyeux.

Pourtant le vieux logis reste doux à mes yeux,
Surtout quand fructidor noue à la palissade
La treille aux raisins d'ambre, aux pampres en torsade,
Mêlée à la glycine aux fleurs d'un bleu soyeux.

Mais le perron disjoint ses trois marches usées;
Les yeux las des carreaux verdissent aux croisées,
Où plus d'un nid encor chante sous le fronton.

Et l'on voit, perchés aux deux bouts du toit d'ardoise,
La girouette : un lièvre — et le fin clocheton.
Et telle est la maison campagnarde et bourgeoise!



L'Accueil

Un peu timide en ta craintive retenue,
Tu m'attends là, devant la maison, sur le seuil
Que la dernière fois a franchi le cercueil
Où reposait l'aïeule à la tête chenue.

Entre donc! Ici tu n'es pas une inconnue;
Et les maîtres d'antan avec un tendre orgueil
Te feront un charmant quoique invisible accueil
Et te souhaiteront tout bas la bienvenue.

Car la vieille demeure où survit leur secret,
Tout joyeux, nos chers morts nous l'offrent sans regret;
Et cette nuit, sortant de l'âtre ou des coins sombres,

Près de notre grand lit à rideaux de velours,
Peut-être verrons-nous venir leurs vieilles ombres
Sourire indulgemment à nos jeunes amours!



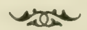
Le Perron

Le temps ronge et verdit de lichen et de mousse
Le granit du perron presque à demi détruit,
Où, sous chaque degré branlant, vite s'enfuit
Maint cloporte qui se tortille et se trémousse.

La balustrade rouille et la rampe s'émousse,
Et voici très longtemps que ne vibre aucun bruit
Sur le seuil noir par où nul ne s'est introduit
Dans le vieux logis clos devant qui l'herbe pousse.

Car les jours ne sont plus où pour me faire accueil
Mon aïeul, souriant et barbu patriarche,
Accourait m'embrasser sur la plus haute marche;

Et les ans ont passé depuis qu'en son cercueil
Descendit du perron sa dépouille livide;
Et sa maison depuis n'est qu'une tombe vide.



La Cour

L'HERBE pousse entre les grands pavés de la cour,
Où l'écurie est vide et close, où le caniche,
Qui jappait quand l'aïeul approchait de la niche,
Après le maître est mort de vieillesse à son tour.

Seuls, des pigeons voisins reviennent chaque jour
Se lustrer sur le toit, au bord de la corniche,
Où, tandis qu'un vieux chat miaule, erre et pleurniche,
Ils roucoulent sans fin leur monotone amour.

A l'ombre du laurier amer, près de la porte,
La pompe en fer se rouille, et, cachant maint cloporte,
L'auge en pierre verdie est maintenant à sec.

Et ce n'est dans la cour vaste, sonore et creuse,
Que le bruit des pigeons, qui, lents, bec contre bec,
S'inclinent, répétant leur plainte langoureuse.



L'Attente des Choses

Rigides comme au temps du dévot Charles Dix,
Le guéridon, la table et le grand secrétaire
Conservent dans la chambre aujourd'hui solitaire
L'ordre où les ont laissés les maîtres de jadis.

Sous le damas grenat broché de fleurs de lys,
Les fauteuils d'acajou semblent avec mystère
Se souvenir entre eux d'anciens départs, mais taire
Les secrets des aïeux dont rient les petits-fils.

Auprès de la chauffeuse et dans l'angle s'allonge,
Évoquant le plaisir amoureux ou le songe,
Le grand canapé jaune à rouges effilés.

Mais, pour le seul passé gardant un accueil tendre,
Les meubles, en silence, ont toujours l'air d'attendre
L'impossible retour des causeurs en allés.



Le Réveil

Ce matin, j'ai gaîment rouvert chaque fenêtre
De la demeure close où d'un très long sommeil
Le passé reposait dans l'ombre, et le soleil
Entrant à grands flots d'or l'a bientôt fait renaître.

La brise du printemps, odorante, pénètre
Dans les chambres qu'emplit un sourire vermeil;
Et les choses ont l'air, à ce brusque réveil,
Heureuses de revivre et de se reconnaître.

Il me semble pourtant violer un tombeau
Et, devant lès rayons où dansent mille atomes,
Voir fuir, s'évanouir soudain de chers fantômes.

Mais le jour est si clair, si joyeux et si beau,
Ton rire, ô bien-aimée, est si jeune et si mièvre,
Que je perds tout scrupule au baiser de ta lèvre.

La Salle à manger

Obscure et fraîche, la grande salle à manger,
Que lambrisse une haute et vieille boiserie
D'une couleur gris clair maintenant assombrie,
Sut accueillir l'ami comme aussi l'étranger.

Dans le buffet de chêne on prit soin de ranger
La vaisselle nombreuse en faïence fleurie,
Près de laquelle luit l'ancienne argenterie,
Haut luxe dont on fut naguère ménager.

Le cartel qui marqua plus d'une destinée
Se devine au-dessus de l'ample cheminée,
Et sur l'autre panneau se hausse le dressoir.

Mais au milieu, tandis que tant d'hôtes avides
Autour de sa largeur vinrent jadis s'asseoir,
La table est là, déserte, entre les chaises vides.

L'Assiette peinte

A Maurice Donnay.

PARMI les vieux rouen, les nevers, les marseille,
Bannettes aux contours menus ou larges plats,
Vaisselle de jadis et de lointains galas,
Brille aux murs le strasbourg, l'assiette sans pareille.

Ses couleurs, son émail, bien qu'elle soit très vieille,
Comme au sortir du four gardent leurs vifs éclats,
Et dans son rebord courbe orné d'un entrelacs
L'assiette peinte semble une riche corbeille.

Car au centre, liés d'un nœud mauve et coquet,
Œillets, glaïeuls, iris, forment un clair bouquet
Où s'épanouit, large et vermeille, une rose.

Et depuis plus d'un siècle et malgré la saison,
Sur l'assiette, dans sa vivace floraison,
Le bouquet s'offre, avec la rose fraîche éclose.



La Cuisine

J'ai, sitôt arrivé, pris plaisir à revoir,
Patriarcale, immense et basse, la cuisine,
Dont le bahut au ventre énorme emmagasine
Ustensiles et plats en maint profond tiroir.

La huche, longue et lourde, est là, près du saloir.
L'âtre bâille, enfumé, que nul feu ne calcine,
Et sur le cadre, aux clous, brillent poêles, bassine,
Casseroles de cuivre et chaudrons et hachoir.

Aux soliveaux noircis, balances à fromage,
Bouquets d'aulx et d'oignons que le temps endommage,
Lorsque j'ouvre la porte, oscillent un moment.

Mais dans la cheminée où l'ombre vient descendre
Il n'est, au lieu de flamme ou de mets embaumant,
Qu'une odeur de fumée et qu'un amas de cendre.

La Cave

J'ai, la lanterne en main, longuement visité
La cave en tuffeau tendre et sonore, où sommeille
Au ventre des tonneaux, dans sa splendeur vermeille,
Le vin où survivra le soleil de l'été.

J'ai rouvert le caveau frais et bien abrité,
Où, couverte de fils d'araignée et très vieille,
Repose en des casiers mainte bonne bouteille
Qui conserve en son verre et jeunesse et gaîté.

Puis dans un coin j'ai même exhumé de la terre,
Où l'aïeul les avait cachés en grand mystère,
Quelques flacons d'un vin fameux et très ancien.

Et tout en savourant la liqueur charmeresse,
Comme un philtre subtil de vieux magicien,
J'ai cru revoir l'aïeul sourire à mon ivresse.



Le Corridor

Dallé de carreaux bruns, sonore, obscur et frais,
Le corridor était la rue intérieure
Qui du temps des aïeux desservait la demeure,
Dont elle retenait les bruits et les secrets.

Plusieurs vastes placards occupent ses retraits,
Encor bondés d'effets, de linge où l'iris fleure;
Mais l'horloge du fond qui jadis sonnait l'heure
Ne bat plus dans sa gaine à larges coups distraits.

Le soir, à la clarté frêle de la bougie,
On voit fuir devant soi sa grande ombre rougie
Qui glisse sur les murs des chambres où tout dort.

Et, cette nuit d'automne où le vent geint sans trêve,
Je songe à mon enfance, où j'entendais en rêve
Hurler des revenants par le long corridor.



Les Placards

Ils sont larges, profonds et riches, les placards :
Seul luxe de l'aïeule, en hautes piles blanches,
Tout embaumé d'iris, le linge sur leurs planches
S'étage, et son grand ordre en impose aux regards.

Car tout reste à sa place et garde les écarts ;
Et les beaux vêtements de fête ou des dimanches,
Dont jadis on plia soigneusement les manches,
Semblent, quoique vieillots, exiger maints égards.

Puis là-haut, bien en rangs, ce sont, faisant envie,
Force pots de confitures et des bocaux
Où macéraient les cerises à l'eau-de-vie.

Et vraiment ces placards content, patriarcaux,
Une provinciale existence française
Toute d'économie et de simple et douce aise.



La Chambre d'Amis

A Albert-Émile Sorel.

Solennel, le silence y règne avec le froid.
Jamais le feu n'y brille et toujours elle est close,
Vaste et si pleine d'ombre et de meubles qu'on ose
A peine entrer, par peur d'un geste maladroit.

Usé, le parquet plie et gémit par endroit;
Et des sièges nombreux, sous chaque housse rose,
Du lit à baldaquin où nul ne se repose
Une odeur de moisi monte, pèse et s'accroît.

Mais je songe au vieux temps où dans la chambre haute
Venait de loin en loin loger quelque cher hôte
Que chacun entourait de soins très attendris;

Et je me vois aussi par la chambre entr'ouverte,
Robinson puéril allant en découverte,
Admirant, touchant tout et tremblant d'être pris.

Le Balcon

Lève-toi! L'aube en fête éclate de couleurs.
Viens rire au clair soleil dont l'œil d'or nous fascine
Sur le balcon de bois où grimpe la glycine
Qui nous offre, embaumant, mille grappes en fleurs.

Vois : l'aurore et l'azur ont donné leurs pâleurs
Aux corolles, où plus d'une abeille assassine,
Qui sous les transparents pétales se dessine,
S'en vient humer le suc et la rosée en pleurs.

Mais ose; penche-toi, cueille une belle grappe
Sans craindre qu'une mouche en fureur s'en échappe;
Et tous deux respirons son parfum précieux.

Puis, pâmée en mes bras, rieuse, un peu farouche,
Laisse-moi butiner sous l'ivresse des cieux
La fleur de tes yeux bleus et le miel de ta bouche.



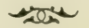
La Coiffeuse

Vers la vieille coiffeuse à l'ovale miroir,
Dans le désordre exquis de l'éveil, demi-nue,
Te voici ce matin, curieuse, venue
Détailler ta beauté que tu te plais à voir.

Du meuble d'acajou fouille chaque tiroir;
Puis, les bras hauts, soutiens d'une main très menue
Ta lourde chevelure où l'autre s'insinue,
Et tords ton chignon brun avec goût et savoir.

Ensuite, libertine et pleine de paresse,
Voluptueusement frôle, agace et caresse
La fleur d'un de tes seins échappé du peignoir;

Et, renversant ton cou nacré de colombelle,
Adresse, en te voyant toujours jeune et très belle,
Ton plus tendre sourire au fidèle miroir.



Le Lit

Dans l'alcôve, sous les deux grands rideaux d'indienne
A ramages, luisant, le lit en vieux noyer,
Bombe son couvre-pied qu'a bien soin de ployer
La veuve, du logis la dernière gardienne.

Au temps chaud elle y fait sa courte méridienne.
Et chaque soir, la tête au douillet oreiller,
Elle ne tarde pas, calme, d'y sommeiller,
Ayant dit à genoux l'oraison quotidienne.

Dans le lit où jadis elle brûla d'amour,
Maintenant elle dort, seule, attendant son tour,
Frissonnant au contact rugueux des grosses toiles,

Jusqu'à ce qu'une nuit la Mort froide en ses bras
L'endormant pour toujours au linceul de ses draps
Allume à son chevet les cierges des étoiles.



Le Bureau

Pêcheur sagace, habile et robuste chasseur,
Grand joueur de piquet, priseur, fumeur insigne,
Fin gourmet, franc buveur de vins sur qui l'on cligne
Avant de les goûter un œil de connaisseur,

L'aïeul ainsi vécut à l'aise, en jouisseur,
Aimé de tous, laissant, quoique d'humeur maligne,
Crier sa femme en bon mari qui s'y résigne,
Mais dépensant l'argent tout seul, avec douceur.

Et souvent, pour mieux fuir son épouse irascible,
Il venait s'enfermer dans ce bureau paisible
Où je puis voir encor, de tabac saturés,

Animaux empaillés, armes de tous les types,
Quelques bouquins très vieux, mais, amis préférés,
Plusieurs flacons et tout un ratelier de pipes.



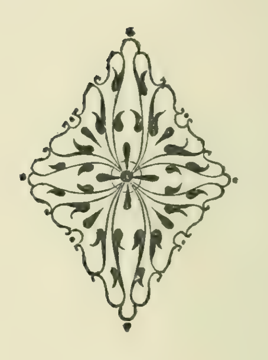
Les Fenêtres

Je m'accoude et je rêve aux appuis des fenêtres;
Et de là, regardant vers le passé lointain,
J'évoque et je revois quelque pareil matin
Où le logis sentait vivre les anciens maîtres...

Là-bas, au potager, l'aïeul aux goûts champêtres
Surveille ses melons, plaisir de son festin,
Et sifflant dans la cour le vieux garçon Justin
Dételle la calèche immense des ancêtres.

Puis la jument hennit, le chien bâille; un oiseau
Chante; la servante à la pompe emplit son seau;
Grand'mère partout vaque ou range son armoire.

Les martinets stridents rayent l'azur vermeil;
Et c'est un beau matin de calme et de soleil...
Ah! refermons les fenêtres, ô ma mémoire!



L'Album

A Henri Lavedan.



L'Album

J'ai rouvert le fermoir et tourné chaque page
De l'album demeuré clos sur le guéridon,
Dans le salon muet et parmi l'abandon
Des choses sommeillant loin du vivant tapage.

J'ai deviné l'esprit et connu le visage
De celles et de ceux dont, bas, je dis le nom
Et qui n'ont rien laissé de leurs êtres, sinon
Ces portraits rassemblés selon l'antique usage.

Et, naïf, je souris de les voir si distants
Et de mines aussi falotes, démodées
En leurs atours d'antan et leurs poses guindées.

Puis, songeant que ces morts, en leur jeune printemps,
Ont ri, aimé, pleuré comme je pleure et j'aime,
Lâche, je m'attendris sur eux... et sur moi-même.

Le Grand-Père

JEUNE, il est mort trente ans avant que je sois né;
Et je n'ai rien de lui qu'un daguerréotype
Où sur le cuivre pâle il se devine type
Du bourgeois de mil huit cent cinquante incarné.

Dans sa redingote ample, il est haut boutonné
Et bedonne; sa bouche épaisse fait la lippe
Et s'engonce au col large à la Louis-Philippe
Que serre un gros foulard au nœud bien ordonné.

Et son nez fort, ses yeux malins, prêts à sourire,
Où jadis son humeur friande et gaie a lui,
Confirment pleinement ce que je sais de lui :

Qu'il eût connu l'exil sous le second Empire
Si, bon vivant, joueur prudent autant que fin,
Il n'eût mis, comme il dit, un peu d'eau dans son vin.

La Crinoline

Belle et svelte, portant sur l'ample crinoline
Sa robe en jaconas rose, à nombreux volants,
Penchant son long ovale aux bandeaux ondulants,
Telle au jardin d'antan rêve tante Pauline.

C'est l'été. Sous la molle écharpe en mousseline
Se devinent un coin de gorge et ses bras blancs,
Et tandis que saillit la courbe de ses flancs,
Un coude à la barrière, elle attend et s'incline.

Laissant pendre au poignet son chapeau plein de fleurs,
Pour garder du soleil ses très fraîches couleurs,
Elle tient de côté sa minuscule ombrelle.

Et lasse, heureuse aussi de l'éclat du beau jour,
La bouche à demi close en son abandon frêle,
Elle sourit de voir, qui s'approche, l'Amour.



Les Jeunes Mariés

Souriant tendrement et se donnant le bras,
Lui, pantalon étroit et longue redingote,
Elle, robe en satin qui bouffe et la fagote,
Ils posent, solennels et raides d'embarras.

Elle a bien ondulé ses bandeaux délicats,
Qui s'échancrent au bord de sa basse capote
A larges brides, et, soigneuse, elle tapote
Sa jupe d'une main qui serre un bel en-cas.

Lui, la raie aux cheveux, favoris à la russe,
Plastronne, une main au gousset du gilet puce,
L'autre tenant un long haut-de-forme luisant.

Mais, coquette, l'épouse a mis pour qu'on l'admire
Le crêpon bigarré dont il lui fit présent
Et se drape aux grands plis du châle cachemire.

Frère et Sœur

Ils sont nés quand régnait partout la crinoline.
Elle, huit ans, lui cinq ; tous deux roses et blonds ;
L'une en bandeaux menus et l'autre en cheveux longs.
Il s'appelle Alexandre, elle a nom Ermeline.

Elle est comique avec sa capote enfantine,
Sa jupe à triple étage et que ses pantalons
Dépassent en touchant de leurs bords ses talons
Dont chacun est chaussé d'une haute bottine.

Lui regarde en dessous, l'air timide et poltron,
Portant la blouse noire avec un ceinturon
Et sans s'enorgueillir de sa large casquette.

Mais sa sœur, contre qui se presse le gamin,
Une poupée au bras, le tient de l'autre main,
Puis sourit, déjà femme et maman, et coquette.



La Grand'Mère

Quarante ans de travail, d'économie étroite,
La laissèrent robuste et saine et belle encor :
Aussi, dans le salon au factice décor,
Sur le fauteuil de pose elle se tient très droite.

Elle a sa grande robe en satin qui miroite
Et ses quelques bijoux de noces : chaîne d'or,
Camée et longs pendants d'oreilles, seul trésor
Dont se para jamais cette bourgeoise adroite.

Et ses beaux yeux de ruse au regard net et clair,
Sa bouche mince et son nez fin lui donnent l'air
De ce qu'elle fut bien vers mil huit cent soixante,

Quand, mariant son fils, elle lui fit cadeau
De sa photographie où sous le noir bandeau
Elle s'affirme veuve et bonne commerçante.

Le Compagnon du Devoir

SOLENNEL et gourmé dans ses habits de fête,
Son pantalon à ponts et pattes d'éléphant,
Sa redingote à taille à ses hanches bouffant,
Son foulard dépassant sa barbe de prophète,

De grands rubans à sa boutonnière en bouffette
Et, sur ses cheveux longs comme ceux d'un enfant,
Son haut-de-forme un peu de travers le coiffant,
Tel il s'est fait tirer, la mine satisfaite.

Mais il s'enorgueillit surtout de laisser voir
Qu'il tient la haute canne et porte sur le ventre
Le tablier brodé d'un triangle à son centre :

Prouvant ainsi qu'il a, compagnon du devoir,
Chantant du Béranger et riche d'espérance,
Accompli son chef-d'œuvre et fait son tour de France.

Le Zouave pontifical

Brave soldat du pape et fier de sa foi vraie,
Français au cœur pieux d'une époque à rebours,
Pour Rome il délaissa les paternels labours
Où de l'impiété croissait partout l'ivraie.

Tel, haut guêtré, portant l'ample culotte à braie,
La ceinture et la veste courte à brandebourgs,
La baïonnette au flanc, pour l'appel des tambours
Il semble prêt et sûr qu'un combat ne l'effraie.

Et de fait, Rome prise et la France en danger,
Vite il revint, ayant deux causes à venger,
Batailler justement en son pays de Loire.

Mais chantant un cantique, en courant sous le feu,
Héroïque, à Patay, s'étant couvert de gloire,
Le zouave tomba pour la Patrie et Dieu.



Le Jardin et la Ferme

A René Boylesve.



Le Jardin

C'EST un jardin d'antan, où toutes les allées
Se coupent selon les vieux us en angle droit,
Où les grands arbres sont peu nombreux, mais où croît
Le buis vivace en bordures bien égalées.

Les parterres de lys, d'œillets, de giroflées
En leurs arceaux de fer paraissent à l'étroit,
Et les gazons très verts sont si peignés qu'on croit,
Comme au salon, voir des carpettes étalées.

Puis, debout au rond-point qu'encadrent, noirs et secs,
D'antiques ifs taillés jadis en pions d'échecs,
Gris plâtre, une Cérès songe en la solitude.

Et, malgré l'abandon propre et précis encor,
Ce jardin de province est le parfait décor
D'un passé de bon goût, d'ordre et de rectitude.



Le Soir

A Fernand Gregh.

Après l'éclat du jour aux splendeurs grandioses,
Enfin voici le calme et la fraîcheur du soir
Et l'heure où nous venons au perron nous asseoir
En respirant l'odeur des massifs pleins de roses.

La brise, aile berceuse, endort les fleurs mi-closes,
Et le jardin où tu premenas l'arrosoir
Exhale ses parfums comme un vaste encensoir
Jusqu'à nous, qui rêvons en d'indolentes poses.

Mais le silence croît, et l'ombre. Dans l'air gris
Zigzaguent sur nos fronts quelques chauves-souris
Qui paraissent tisser une invisible toile.

Et nous, laissant nos cœurs doucement s'assoupir,
Nous goûtons ce long soir qui meurt en un soupir,
Tandis qu'au ciel bleuté naît le lys d'une étoile.

Le Bassin

Jadis, vers le soleil, d'une svelte façon,
Le jet d'eau fusait comme une fleur irisée,
Puis retombait avec un bruit clair de risée
Sur le bassin limpide où courait un frisson.

Les oiseaux répondaient à sa vive chanson;
Mais la colonne d'eau, parfois au vent brisée,
S'éparpillait sur l'herbe, au loin vaporisée;
Et sous les nénuphars fuyait, rouge, un poisson.

Désormais le bassin à l'eau boueuse et terne
Croupit sous la conferve ainsi qu'une citerne
Et ne reflète plus l'azur en son miroir.

Le grand lys du jet d'eau jamais plus ne s'élance;
Et seuls dans le jardin, auprès du bassin noir,
Se penche la Tristesse et s'endort le Silence.

La Tonnelle

Nous nous sommes glissés dans la vieille tonnelle
Dont la voûte, les murs et les arceaux d'un buis
Apre et touffu n'ont pas été taillés depuis
Qu'est morte, l'autre hiver, l'aïeule maternelle.

Les rameaux en ont tant restreint porte et venelle
Qu'avec peine nous nous y sommes introduits;
Et nous fûmes surpris de la fraîcheur de puits,
Du jour d'aquarium très glauque, épars en elle...

Or, sur la table en pierre élevée au milieu
De ce cabinet de verdure et de mystère,
Tu répandis les fleurs que tu pris au parterre.

Et je crus, bien que tu résistasses un peu,
Savourer, en baisant tes lèvres demi-closes,
L'amertume des buis et la douceur des roses.



Le Bois

L'HERBE a depuis longtemps envahi les sentiers
Du bois plein d'ombre verte et qu'aussi nul ne taille,
Du bois où nous errons, nous tenant par la taille,
Sous les berceaux fleuris des épais églantiers.

Tu cherches, bien en vain, des fruits aux noisetiers;
Mais parfois, ô gourmande, une longue broussaille
Quelques instants s'agrippe à ton corps qui tressaille,
Et moi je la détache en riant volontiers.

Or tout à coup, tandis qu'en ta joie enfantine,
Preste, tu te saisis d'une large églantine,
Tu te piques un peu les doigts en gémissant.

Et la rose s'étant, trop mûre, éparpillée
Dans tes beaux doigts blessés dont je suce le sang,
Tu pleures de n'avoir qu'une fleur effeuillée.



Le Portail

Entre ses deux piliers qu'un sombre et touffu lierre
Joint, couronne et tapisse en entier, le portail
Dont s'ouvre sur la cour chaque énorme vantail
Offre sa largeur simple et tout hospitalière.

Dès l'aube il voit partir pour l'œuvre régulière
Le pâtre et ses moutons, leste et plaintif bétail,
Puis, devant ses grands bœufs courbés sous le frontail,
Le laboureur sifflant, son sac en bandoulière.

Au long du jour, ayant le mâtin pour gardien,
Clair, il montre aux passants le labeur quotidien
De l'hôtesse et les jeux des enfants de la ferme.

Et, lorsque à la nuit close avec tardiveté
Rentrent bêtes et gens, sur eux il se referme
Et défend leur sommeil de sa massiveté.



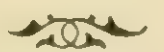
La Ferme

La ferme est là, qui vit près de la maison morte
Qu'habitèrent toujours les maîtres d'autrefois,
Dont les fils, préférant devenir des bourgeois,
S'en furent à la ville, ayant tiré la porte.

La ferme, elle, poursuit sa vie humble mais forte :
Dès l'aube l'homme peine, allant des champs aux bois,
Tandis qu'ici sa femme aux multiples emplois
Vaque à de durs travaux que, brave, elle supporte...

Midi. Le coq claironne et la jument hennit;
Le bétail meugle, grogne ou bêle dans l'étable;
Lassés, les paysans enfin s'assoient à table.

Et, sous son toit de tuile où chante plus d'un nid,
La ferme en tuffeau blond qu'enguirlande une treille
Se chauffe à l'astre d'or joyeux qui l'ensoleille.



Concert printanier

A Mademoiselle G. C...

Le soleil resplendit en l'azur printanier
Qu'avec des cris aigus et de prestes coups d'ailes
Déchirent en tous sens des bandes d'hirondelles
Qui se glissent parfois aux trous du vieux grenier.

Les ramiers, s'inclinant aux bords du pigeonnier,
Roucoulent leur amour aux colombes fidèles
Et, pleins d'attentions, s'affairent autour d'elles,
Tandis qu'au verger siffle un merle buissonnier.

Et la brise bruit dans les jeunes feuillages,
L'abeille et le ruisseau mêlent leurs babillages
Parmi l'herbe et les fleurs du jardin embaumé;

Et, sous l'azur qui rit, sous l'astre qui caresse,
C'est dans l'universelle et candide allégresse
L'ineffable concert d'un jour divin de mai.



Le Potager

Vaste, il fut plantureux jadis, le potager,
Où poussaient petits pois, salades, choux, oseille,
Asperges et melons de saveur sans pareille,
En carrés qu'on prenait grand soin de partager.

Poiriers, pêchers, pruniers formaient un beau verger
Où la fraise abondait ainsi que la groseille,
Et plus d'un espalier aux murs et d'une treille
Pliaient quand fructidor venait les surcharger.

Mais le grand potager maintenant est inculte;
Les anciens espaliers, que nul ne taille et sculpte,
Ne donnent point de fruits, et plus d'un arbre est mort.

L'herbe croît, et, mêlant leurs feuilles ambiguës,
Pullulent dans les coins sombres et sentent fort
Les verdâtres persils et les pâles ciguës.



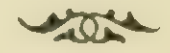
Le Puits

Dans le jardin, feutré de mousse le vieux puits,
Montrant sa corde et son rouet en sa guérite,
S'ouvre avec sa margelle au tuf gris qui s'effrite,
Où les seaux ont marqué des ronds à leurs appuis.

La manivelle gît, brisée, et je ne puis
Arroser maintenant rose ni marguerite;
Et seul, dans l'angle, un pied de fin cerfeuil s'abrite,
Qui, naguère semé, croît et verdit depuis.

Et j'évoque, ô fraîcheur! l'onde limpide et froide,
L'ahan du tour où s'enroule la corde roide
Et les heurts clairs ou sourds du seau vide ou tout plein.

Mais à présent la corde inerte se balance,
Et le puits, dont brillait le miroir cristallin,
N'est qu'une bouche d'ombre où bâille le silence.



Le Cadran

Le soleil, tout le jour, dans sa course éclatante
Qu'à présent il achève au ciel occidental,
A fait sur le cadran, au haut du piédestal,
Tourner les heures d'or et l'amour qui nous tente.

Or, le beau jour n'est plus que l'ombre tremblotante
Qu'allonge et qu'amincit l'aiguille de métal
Sur la table de pierre où le doux soir fatal
Va l'effacer après une très courte attente.

C'est fait!... Ne cherche plus, où ton œil la poursuit,
Sur le tuf tiède, l'ombre évanouie et vaine;
Mais, de tes doigts sentant la rose et la verveine,

En songeant combien vite un jour d'été s'enfuit,
Tâte dans le gnomon qui se distingue à peine
La faulx courbe du Temps ou l'aile de la Nuit.

La Nuit

L'ombre voluptueuse et l'amoureux silence,
Qui régnaient au jardin cette nuit de juillet
Où tout le firmament infini scintillait,
Nous accablaient tous deux de languide indolence.

Nul chant, nul soupir, rien; partout la somnolence;
Mais, non loin, un parfum de jasmin ou d'œillet
Dans la pénombre moite et molle défaillait
Et nous grisait encore avec sa violence.

Or sur un banc, pâmés à demi, nous taisant,
Nous nous embrassions, pleins de torpeur et de fièvres,
Sans apaiser la soif ardente de nos lèvres;

Et nous sentions, pendant ce baiser épuisant,
Que frémissaient, malgré l'extrême nonchalance,
L'ombre voluptueuse et l'amoureux silence.



Le vieux Guignier

Jadis, le vieux guignier au tronc difforme et gros
Laissait au vent d'avril en prestes avalanches
Ses fleurs d'un blanc rosé pleuvoir parmi les planches
Où poussaient, plantureux, les choux et les poireaux.

Puis juin venait mûrir les fermes bigarreaux,
Qui, tels de lourds rubis, faisaient plier les branches,
Et que pillaient, criant leurs allégresses franches,
Narguant l'épouvantail, cent effrontés pierrots.

Et je me vois enfant, aux pieds d'une fillette,
Assis sous le guignier, mangeant notre cueillette
Qu'elle portait au creux de son tablier blanc.

Heureuse, elle riait de ses pendants d'oreille
En fruits, — et moi déjà je rêvais, contemplant
Sa bouche fraîche et rouge, aux cerises pareille.



Le Pavillon

L'ÉPAISSE vigne vierge aux feuilles cramoisies
Enguirlande et revêt le pavillon chinois,
Dont nous avons rouvert au fond du parc sournois
La porte longtemps close avec les jalousies.

En respirant l'odeur des tentures moisies
Nous craignions de surprendre encore un doux minois
Venant sur le miroir pencher en tapinois
Son sourire avouant d'aimables fantaisies.

Mais la glace était vide, et, près d'un guéridon
Où d'incolores fleurs traînaient à l'abandon,
Le divan étendait sa langueur solitaire.

Et, pieux, nous avons refermé pour toujours
Le pavillon où gît dans l'ombre et le mystère
Le bouquet desséché des anciennes amours.



Le Crépuscule

Si le jour s'est enfui la nuit n'est pas venue;
Mais par tout le jardin où frémissent les fleurs
Se traînent lentement de bleuâtres pâleurs,
Tandis qu'un astre éclôt, blême, en la pâle nue.

Tout change, s'aplatit, s'éloigne, s'atténue,
S'indécise : parfums, formes, reliefs, couleurs,
Et les arbres ont l'air de perdre aussi les leurs,
Et le jardin n'a plus qu'une image inconnue.

Puis des fuites, des vols, des frôlis, des frissons,
Des murmures, des gazouillis, de vagues sons;
C'est toute une rumeur sans nombre qui circule.

Et c'est, avant la nuit, ses ombres et sa peur,
L'instant mystérieux de hâte et de torpeur,
La trêve exquise et courte, hélas! du crépuscule.

La Terrasse

A Gérard d'Houville.

Accoudé, au jour qui meurt, ton rêve à la terrasse
Que festonne une vigne aux mouvants pampres d'or,
Et, sur la balustrade au tuffeau tiède encor,
Penche ton corps charmant d'abandon et de grâce.

Deux longs doigts à la tempe et les yeux loin, embrasse
La plaine et les coteaux dont bleuit le décor,
Et la route qui dans ce soir de fructidor
Tourne au pied du mur sombre et n'a plus une trace.

Mais toi, qui maintenant connais le beau Passant
Qu'attendait en secret ton cœur adolescent,
Reste ici, sous cet orme à la basse ramée;

Et, te remémorant ton espoir de l'amour,
Sans frissonner le soir, sûre de son retour,
Goûte en toi le bonheur de te savoir aimée.



L'Allée

PAR l'allée où l'automne a jauni les tilleuls,
Fais sous tes pas très lents craquer les feuilles mortes
Qu'en bruissant ta robe entraîne comme escortes,
Tandis que devant toi jouent tes deux épagneuls.

Vois partout se faner verveines et glaïeuls;
Respire longuement ces roses que tu portes
Et qui s'effeuilleront peut-être au vent des portes
Lorsque tu rentreras au logis des aïeuls.

Mais va, suis la charmille à présent inodore;
Marche dans l'ombre ou dans le soleil qui te dore
En perçant le feuillage un peu plus clairsemé.

Laisse tes chiens courir au loin, et, doux mensonge,
Si d'autres feuilles d'or tombent à tes pieds, songe
Au parfum des tilleuls pendant les nuits de mai.



Le Banc

A Signorina Lilia B...

Ne te souvient-il pas de cette matinée
Qu'il avait fait soleil après qu'il avait plu,
Et que nous nous étions, sur le banc vermoulu,
Assis sous un lilas à la branche inclinée?

En riant, chuchotant, je t'avais câlinée,
Et puis, comme au bonheur tout mot est superflu,
Les yeux loin, enlacés, nous nous étions complu
A songer, sans rien dire, à notre destinée.

Et nous avions senti, ce matin de printemps,
Sous l'astre rayonnant et l'azur diaphane,
La même extase emplir nos deux cœurs palpitants...

Ah! par ce jour d'automne où tout penche et se fane,
Retournons vers le banc, et l'Amour grave et doux
Peut-être y reviendra s'asseoir auprès de nous.



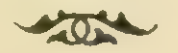
La Pluie

Dans le salon morose où le soir entre, appuie
Ton front tiède à la vitre, et du ciel gris et bas
Vois tomber au jardin et trottiner d'un pas
Clair et vif, sur le sable ou les feuilles, la pluie.

D'un œil vague où s'éteint ton âme qui s'ennuie,
Suis sans rêver à rien les sautillants ébats
Des gouttes d'eau sans nombre et qui ne cessent pas
De tinter et de choir du ciel couleur de suie.

Regarde au loin l'averse en long crêpe mouvant
Onduler entre ciel et terre au gré du vent,
Qui passe en chuchotant sa chanson vite enfuie.

Puis, quitte les carreaux que la nuit va noyer,
Mais écoute au dehors venir ou s'éloigner
Le murmure du vent et le pas de la pluie.



La Lampe

Le soleil, rose pourpre au couchant vert, s'effeuille
Comme le font aussi ces roses en ta main,
Tandis que nous suivons à pas lents le chemin
Du logis, qui là-bas, plus sombre, nous accueille.

Car l'automne est déjà venu, sans qu'on le veuille,
Ensanglantant la vigne et blessant le jasmin;
Et les oiseaux chanteurs qui s'enfuiront demain
Se taisent; les beaux jours sont finis : tout s'endeuille...

Hâtons-nous! L'ombre est froide et tu trembles soudain;
Le ciel terne s'embrume, et par tout le jardin,
Rapide, triste et gris, le crépuscule rampe.

Rentrons dans notre chambre et bientôt voyons-y
Nos beaux rêves fanés et tes roses aussi
Refleurir au soleil tiède et doux de la lampe.



La Tourmente

Ce soir, sous notre lampe au tiède halo d'or,
Je te serre sur moi, ma peureuse charmante,
Qui frémis d'écouter l'automnale tourmente
Emplir de ses rumeurs le profond corridor.

Calme et pelotonné, le chat à nos pieds dort.
Mais le vent tour à tour fuit, traîne ou se lamente,
Puis bondit, gronde, et dans sa fureur véhémente
Secoue et fait gémir la porte lourde encor.

Silence!... Mais bientôt l'ouragan recommence
Avec plus de lugubre ou fougueuse démence,
Et tu te blottis vite alors tout contre moi.

Cependant ne crains point, enfant, d'ombres funèbres,
Et laisse-moi bercer ton corps tremblant d'émoi,
De l'antique terreur du vent et des ténèbres.



Le Joueur de Flûte

Sur la pelouse, au pied du grand pin parasol,
Le vieux Pan, dont verdit la statue, exécute
Des airs mystérieux et très bas sur sa flûte,
Qu'accompagnait, l'été, l'amoureux rossignol.

Puis l'automne est venu, parsemant tout le sol,
Et le vent, brusque ou lent, passe à chaque minute,
Cueillant une par une ou pressant dans leur chute
Les feuilles, oiseaux d'or dont s'effare le vol.

Le jour s'en va. Mais des arbres les feuilles croulent;
Sur les gazons jaunis elles sautent et roulent,
A l'entour du joueur plus indistinct qu'avant.

Et, coutumier prestige aux mauves crépuscules,
Pan, aux sons de sa flûte où sifflote le vent,
Semble faire danser des nymphes minuscules.



L'Ame des Choses

Le charme attendrissant des choses surannées,
Le parfum des amours et des roses fanées...

A Pierre Loti.



La Chambrette

Je revois, attendri, l'étroite et simple chambre
Que je trouvais très grande et belle étant petit
Et dont le papier peint de fleurs me divertit
Quand j'y couchais, l'été, d'août jusqu'à fin septembre.

Tout est en place : la vieille commode cambre
Son ventre, et le bureau minuscule et gentil,
Sur lequel j'écrivais mes devoirs, s'assortit
Avec les sièges bas et que le temps démembre.

Enfin là, c'est mon lit de fer aux rideaux blancs,
Où le soir, à genoux, joignant mes doigs tremblants,
Je gazouillais à Dieu de puériles choses;

Où, bientôt sommeillant, je sentais se poser
Avec légèreté sur mes paupières closes
Les lèvres de l'aïeule au tremblotant baiser.



La Mansarde

Au haut des escaliers et des couloirs obscurs,
Ému comme un enfant, j'entre dans la mansarde,
Dont le plafond oblique et très bas se lézarde
Et dont le papier peint se décolle des murs.

Cela sent la souris, le plâtre, les fruits mûrs
Que grand'mère, selon la mode campagnarde,
Pour les longs mois d'hiver confiait à la garde
De casiers qu'alentour fixent des clous mal sûrs.

Et, partout entassés, gisent, poudreux fossiles,
Des meubles disloqués et de vieux ustensiles,
Le fauteuil de l'aïeule et mon berceau d'enfant.

Mais éprouvant combien en ces choses s'incarne
De passé nostalgique et de deuil étouffant,
Je m'en vais respirer l'air pur à la lucarne.



Le Piano et la Harpe

Le piano plus grave et la harpe aux sons grêles
Dans un coin du salon restent comme autrefois,
Lorsque Hortense et Jenny, de leurs blancs et longs doigts
Frôlant corde ou clavier, s'accompagnaient entre elles.

Anges au pur profil, brune et blonde aux corps frêles,
Souvent les jeunes sœurs mêlaient leurs douces voix,
Chantaient tout en jouant l'air de Robin-des-Bois
Et roucoulaient d'amour comme deux tourterelles.

Mais tout meurt, tout se tait : vierges du temps passé,
Romances de jadis et vieilles mélodies
Au fond du piano pour toujours assourdies.

Et, seul dans le salon muet et délaissé,
Un fantôme invisible entre et furtif effleure
La harpe qui gémit, et c'est le vent, qui pleure.

Le Secrétaire

Enfant, je regardais avec un grand respect,
Très curieux, ce haut et vaste secrétaire
Dont l'acajou massif et la carrure austère
Imposaient au salon un sérieux aspect.

Il dominait les beaux sièges couverts d'utrecht.
Or, dans tous ses tiroirs que cachait-il? Mystère!
Sans doute quelque argent, des papiers de notaire,
Que l'aïeul y serrait avec un soin correct.

Mais pour moi, garçonnet bercé de songes roses,
Il devait renfermer quelque trésor secret,
Et j'eusse tant voulu l'ouvrir et voir « des choses ».

Hélas! le meuble ancien n'a plus pour moi d'attrait,
Et ce qu'il garde seul de doux et de magique,
C'est ce rêve d'enfant, risible et nostalgique.



La Couronne de Mariée

Dans la chambre à grand'mère et sur la cheminée,
Sous son globe où le Temps ne vient la déranger,
La couronne de cire et de fleurs d'oranger
Dort sur un coussin rouge en peluche fanée;

Avec, en souvenir de son jeune hyménée,
Une natte de ses cheveux d'un brun léger
Que grand'mère voulut à ses fleurs mélanger,
Elle dort, maintenant jaunie et surannée.

A l'entour d'elle, époux, enfants, petits-enfants,
Visages puérils ou figures bouffies,
Sourient tels que naguère en leurs photographies.

Beaucoup sont morts, hélas! et je ne me défends
Point de goûter parfois, charmes mélancoliques,
La douceur de pleurer sur ces humbles reliques.



Le Crucifix

A René Bazin.

Dans l'alcôve, paisible et sombre comme un nid,
A la tête du lit, sur sa grande croix noire,
Un Christ maigre et très las ouvre ses bras d'ivoire
Dont la triste blancheur avec le temps jaunit.

Sur la croix penche un brin séché de buis bénit,
Dont fort pieusement, en palme évocatoire,
Grand'mère, qui tenait à pratiquer et croire,
Chaque année, aux Rameaux, sans manquer la garnit.

Et je songe, ô vieux Christ, à tous les miens en larmes
Qui t'ont dit leurs bonheurs, leurs deuils et leurs alarmes,
Qui t'ont, avec ferveur, prié matin et soir,

Et qui, gardant pour toi leur dernière pensée,
En mourant t'ont baisé de leur bouche glacée
Et serré sur leur cœur comme un suprême espoir.



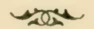
Le Miroir et la Pendule

L'AÏEULE ingénieuse a placé vis-à-vis,
L'un sur le panneau blanc, l'autre au-dessus de l'âtre,
Le vieux miroir sculpté, la pendule d'albâtre
Où la Nymphe à l'Amour défend ses seins ravis.

Donneuse de conseils, dispensateur d'avis,
L'aiguille ne fait plus sa ronde opiniâtre,
Et le lac du miroir endort son eau verdâtre
Où jadis, jeune et belle, aïeule, tu te vis.

Dans la glace, aujourd'hui, ne sourit plus personne;
Le silence est plus grand sans le timbre qui sonne,
Et la chambre est plus vide au tain plus effacé.

Et, sous les pieds d'Églé qu'en vain l'Amour adule,
Muette à jamais, l'heure exquise du Passé
Se voit dans le miroir marquée à la pendule.



Le Coffret

D'un bois très finement ajouré, le coffret
Dont l'aïeul fit jadis don à sa fiancée
Et que tend une soie à peine nuancée
Renferme son arome et retient son secret.

Pauvres trésors d'antan que j'exhume à regret :
O lettres jaunissant où sèche une pensée
Et que noue à jamais une faveur passée,
Camée et médaillon où pâlit un portrait!

Loin du monde réel et de l'heure précaire,
Choses mortes, dormez au fond du reliquaire,
Embaumez vainement le passé sans retour.

Et tel que ce coffret, doux nid de satin rose,
Mon cœur, garde à l'abri du temps vieil et morose
Le parfum éternel et subtil de l'amour.



Le Départ



Le Départ

PAR ce jour nostalgique et pluvieux d'automne,
Nous avons à nouveau refermé la maison,
Dont nous avions pendant l'éclatante saison
Ranimé l'abandon et le silence atone.

Mais le vent froid sanglote et le ciel gris moutonne,
Les feuilles sans répit tombent sur le gazon,
Et par le jardin las traîne l'exhalaison
Des roses que flétrit l'averse monotone.

Partout dans la maison l'ombre se glisse, emplit
Notre chambre et déjà se couche en notre lit,
Et le sommeil reprend les aîtres; le soir tombe.

Comme un spectre invisible et qui rôde à tâtons,
Le Passé rentre et vient nous chasser de sa tombe.
Chut! Ne fais pas de bruit! Clos la porte!... Partons!



L'Adieu

Oui! Partons et laissons, vitres et portes closes,
Dormir la maison vide en son silence noir
Et le vent seul errer, gémir par le couloir
Et l'âpre nuit d'hiver glacer l'âme des choses.

Laissons se dessécher dans les vases les roses,
S'effacer les portraits, craquer le vieux dressoir,
Le cœur de la pendule enfin ne plus mouvoir
Et l'ombre s'imprégner d'anciens parfums moroses.

Allons!... Et maintenant adieu, chère maison,
A qui nous rattachait l'intime liaison
Des souvenirs, de nos bonheurs ou nos alarmes.

Adieu! Regarde-nous décroître pas à pas.
Pour nous, sentant nos yeux soudain noyés de larmes,
Le cœur serré, fuyons; ne nous retournons pas!

Ma Tante et sa Maison

A Auguste Dorchain.



La Maison

Batie et née ensemble, en août mil huit cent trente,
Sans se quitter jamais, ma tante et sa maison
Ont vivoté dans une intime liaison
Et d'une même vie étroite et pénétrante.

Vieille fille très bonne avec sa maigre rente,
La voilà parvenue à l'arrière-saison
Dans son logis propret, plein d'une exhalaison
De vieux habits, de linge et de rose mourante.

Là, placide, elle attend le jour proche où la mort
L'emmènera dormir, sans regret ni remord,
Auprès des siens qui lui léguèrent leur demeure,

Le jour où son cercueil passera sans grand bruit
Le seuil que, tour à tour, fleurissent selon l'heure,
Une belle-de-jour, une belle-de-nuit.



La Tante

Les besicles au nez, assise en son fauteuil,
Le front bas, elle brode, et quelque papillote
Pend, hors du bonnet blanc qu'elle-même tuyaute,
Vers son fichu croisé sur sa robe de deuil.

L'hiver à sa fenêtre et l'été sur son seuil,
Sans cesse elle travaille, humble, frêle et vieillotte,
Tandis que devant l'âtre où chante une bouillotte,
Accroupi, son matou dort en clignant de l'œil.

Elle fait des liqueurs et sait maintes recettes;
Et rose, rondelet, son visage à fossettes
Dit sa vie uniforme et son bonheur mortel

De dame patronnesse aux « Enfants de Marie »,
Qui le soir, au salut, trottine, jase et prie
En rêvant de broder une nappe d'autel.



La Chambre à coucher

Le temps fait se faner le papier à ramages
Et se foncer l'armoire ample en noyer ciré
Où ma tante, je crois, cache selon son gré
Sous le linge odorant l'argent de ses fermages.

Le vieux miroir, penchant près de saintes images,
Reflète un guéridon qu'un châle bigarré
Couvre et que parent, sous la guipure en carré,
Deux vases où des paons ont laissé leurs plumages.

Sur la cheminée on voit une Vierge, puis
Deux flambeaux argentés portant une bougie
Très longue, encore intacte, à la cire rougie.

Et dans l'alcôve, où pend un Christ orné de buis,
Le lit aux rideaux blancs, au couvre-pied jonquille,
Évoque un songe blanc aussi de vieille fille.



Le Salon

PROVINCIAL, Louis-Philippe et compassé,
Le salon, dans le jour qui tristement pénètre,
Blême, à travers les blancs rideaux de la fenêtre,
Conserve le parfum affadi du passé.

Les sièges craquent sous le reps rouge effacé;
Et la tante elle-même a peine à reconnaître
Aux cadres familiers les traits chéris d'un être,
Qui fut en son avril lointain son fiancé.

Les carreaux sont semés de ronds en sparterie;
La table de bouquets en papier est fleurie,
L'album y fait pendant à la cave à liqueurs.

Mais, sur la cheminée éteinte, la pendule
Sous globe — Amour doré baisant Psyché crédule —
Ne bat plus, arrêtée ainsi que bien des cœurs.



Le Jardin

Les plaisantes saisons fleurissent tour à tour
Le tranquille jardin dont lentement s'effrite
Le tuffeau des vieux murs, où maint lézard s'abrite
Et rêve sans bouger au chaud soleil du jour.

L'œillet, la violette et le pommier d'amour,
Le lys, le réséda, la reine-marguerite,
L'héliotrope et la verveine favorite,
Bordés du buis amer embaument le séjour.

Dans un coin, deux fois l'an, la noueuse glycine
Fleurit, mauve, parmi la jaune capucine
Qui pleut sur la tonnelle et s'y mêle au jasmin.

Et, lorsque la Toussaint vient grise et monotone,
Ma tante pour ses morts y cueille au lendemain
Le suprême bouquet de ses roses d'automne.





II

Au Fil de l'Heure et du Rêve

A Jean Richepin.



La Fontaine

Tout le jour, au soleil, en joyeuse pléiade,
L'ægipan, le satyre et le bruyant sylvain
Ont badiné dans la fontaine du ravin
Avec la nymphe blonde et la brune dryade.

Puis le soir clôt les jeux, les rires, la baignade :
Par les sous-bois ont fui le chèvre-pied divin
Et la dryade. Écho peureuse écoute en vain
Dans le long peuplier frissonner l'héliade.

Pourtant, dans l'ombre veille un murmure argentin :
C'est la source, toujours vivante, intarissable,
Dans son écrin de mousse et sa conque de sable ;

Mais elle, si chantante et rieuse au matin,
Semble, en la solitude anxieuse de l'heure,
Une nymphe perdue et dolente qui pleure.



Aquarelle

A Madame Yvonne Brisson.

Dix heures!... Sous l'azur très bleu, sans un nuage,
Où rit joyeusement l'ardent soleil de juin,
Dans l'air encore humide et léger du matin
Où les martinets vont et viennent, le village,

Clair avec ses maisons de tuffeau jaune et blanc,
Ses toits rouges ou bleus d'ardoises ou de tuiles,
Sa place au beau milieu sous les ormes mobiles,
Sa longue rue unique et son clocher tremblant,

S'étale mollement au pied de la colline,
D'où vignes et labours dévalent tout d'un trait,
Et reluit doucement gai, limpide et propret,
Dans la lumière d'or et sa tiédeur câline.

Et les merles, dans les ormes, sifflent moqueurs.
Il fait plus chaud. La rue est muette et déserte.
Il flotte vaguement près de la porte ouverte
De l'auberge une odeur de vins et de liqueurs;

On entrevoit la table et le billard dans l'ombre.
Plus bas, c'est, par instants, le dur martellement
Du cordonnier qui chante en son réduit gaîment,
Entre son basilic et son chat au poil sombre.

Puis c'est, près du barbier, le bureau de tabac,
La boutique étroite et basse d'épicerie,
Dont tinte fréquemment la claire sonnerie
Et qui fleure le sel ou bien le chocolat.

C'est l'officine jaune où, figure falote,
Le vieux pharmacien rôde entre ses bocaux,
Ses pots et sa balance, et fait d'amers fricots,
Son long crâne ivoirin coiffé d'une calotte.

Parmi les cartons verts et poussiéreux, plus loin,
Par la fenêtre grande ouverte de l'étude
Les clercs bâillent, oisifs, ou comme à l'habitude
Plaisantent avec les ouvrières du coin.

Et c'est le va-et-vient coutumier des porteuses
De journaux, du mitron trimbalant ses longs pains
Dans sa voiture à bras, du facteur, des gamins
Baguenaudant parmi les poules picoteuses...

*
* *

Le soleil rit. Le temps se traîne lentement,
Et parmi sa rumeur qui, bas, tout bas, chantonne,
Le village poursuit sa même vie atone,
Sans gloire, sans éclat, sans peine, sans tourment.

Soudain, dans cette paix souriante et tranquille,
Faisant tourbillonner la poussière dans l'air,
Semblant trouer le bourg comme un subit éclair,
Noir, fiévreux, trépidant, passe un automobile.



Intermède

La campagne est toute mouillée :
Il a plu jusqu'à ce moment
Sur les prés, les champs, la feuillée,
Plu sans trêve, indéfiniment.

Maintenant, d'épaisses nuées
Au ventre énorme gris-bleuté,
Immobiles, exténuées,
Encombrent le ciel ouaté.

Dans l'air humide et lourd de pluie
Ne passe aucun souffle, aucun vent
Qui fasse sécher puis essuie
Le feuillage clair et mouvant.

Il n'est aucun bruit par les choses :
Cri-cri d'insecte ou chant d'oiseau,
Ou vagues murmures sans causes
Que l'herbe susurre au roseau.

Dans de bleuâtres demi-teintes,
Les prés, les vignes, les taillis
Et les collines indistinctes
Semblent tristes et recueillis.

Personne aux champs et sur la route !
Rien : aucune voix, aucun bruit !
Que se passe-t-il ? Rien ! L'on doute
Si le temps s'arrête ou s'enfuit,

Si, comme toi, goutte emperlée,
Tout au bord des feuilles qui pends,
Avant de prendre sa volée
L'heure hésite et reste en suspens.

Mais bientôt la brise traverse
L'air morne comme en soupirant ;
Et c'est, sans plus d'effort, l'averse
Lente et morose qui reprend.



Soir d'Avril

A Madame la comtesse Mathieu de Noailles.

Ce jour d'avril combla la terre rajeunie
Et l'azur, tour à tour grave ou plein de candeur,
De rires de soleil et de larmes de pluie,
Comme fait un enfant câlin et puis boudeur.

Car depuis quelques jours le printemps jeune et tendre
Est venu tout à coup après le vieil hiver,
Tout à coup, alors qu'on semblait ne pas l'attendre,
Et voici que tout vit, tout fleurit, tout est vert.

C'est pourquoi, délaissant la maison sombre et nue,
Avides aussitôt de couleurs et de chants,
Nous allâmes tous deux donner la bienvenue
Au printemps qui fleurit dans les bois et les champs.

Les bourgeons éclataient aux arbres; des fleurettes
Piquaient l'herbe des prés et les bords des chemins :
Violettes, coucous, boutons d'or, pâquerettes,
Jonquilles dont bientôt s'envièrent tes mains.

Des merles sautillaient, sifflotaient, ironiques;
Des fauvettes lançaient des baisers susurrés;
Des moineaux, dans un orme, à l'abri des paniques,
Tenaient conseil, criaient, voletaient aux fourrés...

Puis, comme il est tombé de fines gouttelettes,
Qu'enfin il se fait tard, nous rentrons lentement,
Chargés de ces coucous et de ces violettes
Dont un petit bouquet orne ton vêtement.

Le soir vient; mais le jour presque à regret s'attarde,
Accrochant par lambeaux aux faîtes des coteaux,
Comme des voiles bleus, sa clarté plus blafarde
Que dorent les derniers rayons occidentaux.

Le vent du sud apporte, en de tièdes bouffées
Qui semblent des soupirs, des palpitations,
L'humide et fade odeur des terres échauffées
Par le labeur secret des germinations.

Et nous allons, le cœur tout rempli de mollesse,
De langueur infinie et de légèreté;
Nous défaillons de fièvre et d'immense faiblesse,
Accablés sous un faix d'ardente volupté.

Nous marchons à pas lents, sans presque rien nous dire
Que des mots qu'on oublie à peine prononcés;
Nous buvons à longs traits la brise qui soupire,
L'air moite dont tous deux nous sommes oppressés.

Nous sommes radieux et graves tout ensemble
Sans savoir s'il nous faut être heureux ou souffrir;
Notre âme, triste et gaie, indécise, ressemble
A ce doux soir d'avril qui ne sait pas mourir.

Ah! certes, nous avons humé les cassolettes
Qu'allume le printemps dans les bois et les champs;
Nos mains embaumeront longtemps les violettes,
Nos oreilles longtemps retentiront de chants.

Pourtant nous regrettons la vieille saison morte,
La saison sans beauté, sans joie et sans parfum,
Et nous lui conservons vaguement cette sorte
De pitié que l'on garde à ce qu'on sait défunt.

Voilà pourquoi ce soir plein de lumière et d'ombre
Nous inquiète comme un soir triste d'adieu;
Voilà pourquoi, rentrés chez nous, dans la pénombre,
Sous notre lampe qui n'éclairera qu'un peu,

Nous n'essayerons pas de lire en notre livre,
Nous serons lourds d'espoirs et de désirs flottants,
Nous goûterons l'ardeur d'être jeune et de vivre
Le beau, l'impétueux et langoureux printemps.



Esquisse

Un havre, étreint par deux collines caillouteuses
Où poussent seulement quelques tiges laiteuses
D'anis, des genêts d'or et des ajoncs vert-brun
Que feutre un dur gazon court, salé par l'embrun,
Roussi par le soleil, et que, noires ou blanches,
Des brebis vont paissant ou mordillant aux branches;
C'est Dahouet, petit port breton, morne et dormant
A l'estuaire étroit d'une rivière, armant
Cinq trois-mâts morutiers pour la pêche d'Islande.

A l'horizon la mer; tout alentour la lande
Où de rares cormiers se dressent indolents.
Les maisons, les jardins, les cours grimpent aux flancs
Des collines, formant un amas d'où les rues
Tortueuses, à pic, paraissent accourues
Respirer l'air salin du large sur les quais.
Des voiles, des chaluts, des nasses débarqués

S'entassent pêle-mêle à l'entour de la halle
D'où l'odeur de saumure et de poisson s'exhale.
Il fait très chaud. Il est une heure après midi;
Au plus haut de l'azur, dans l'éther alourdi,
Le soleil de juillet flambe, ardent et superbe.
Des draps blancs dans un pré, là-bas, sèchent sur l'herbe.
La mer s'en va, berçant d'un doux clapotement
Les bateaux amarrés qui dansent mollement,
Et de la rade à nu que le reflux évase,
Des quais verdis, moussus, monte une odeur de vase
Dont la fadeur se mêle au parfum très amer
Du sel qui s'évapore et des herbes de mer...

Lentement, le temps fuit. Là-haut, sur la falaise,
Devant son cabanon fait de chaume et de glaise,
Un douanier rêveur contemple l'horizon.
Sur le port, au soleil et devant sa maison,
Recousant, sur un banc, au milieu de marmailles,
Son filet dont les rocs ont déchiré les mailles,
Un vieux pêcheur au cuir tanné, demi-rasé,
Vêtu d'un tricot bleu déteint, tout reprisé,
Pieds nus dans ses sabots, assis près d'une aïeule,
Sans hâte, à petits coups, fume un court brûle-gueule.
Des rires et des cris sortent des cabarets,
Où quelques matelots boivent le cidre frais,
Raide et fort, qui remplit de son or les bolées
Et tire du gosier les chansons envolées.

Puis ce sont des moments infinis de torpeur,
De grand silence où passe un sifflet de vapeur,
Ou que troublent soudain des voix aigres, cruelles,
De commères se querellant dans les ruelles;
Tandis que dans la rade à sec, sur les galets,
Trois gamins en haillons, les pieds nus, les mollets
Brunis par le soleil, se penchent vers le sable
Et, riant aux éclats d'une joie ineffable,
Contemplent, attentifs, de six yeux large ouverts,
Un gros crabe effaré qui s'enfuit de travers.



Fleurt

La valse nous avait emportés l'un et l'autre
Parmi son tournoîment lent et voluptueux,
Ses pamoisons où la danseuse se fait nôtre,
Et dans son tourbillon final impétueux.

Et maintenant, encore étourdis, hors d'haleine,
Tous deux nous avons fui le bal ardent et clair.
Elle a mis sur sa gorge un blanc fichu de laine,
Puis nous sommes allés dans le parc prendre l'air.

La nuit de canicule est violette et chaude
Et le ciel scintillant d'astres infiniment;
La brise de la mer par instants passe et rôde,
Nous apportant le bruit de son clapotement.

Tout le parc immobile et bleu nous enveloppe
De gestes grimaçants d'arbres et de buissons,
D'un parfum épuisé d'œillet, d'héliotrope
Et d'invisibles fleurs parsemant les gazons.

Dans la nuit nous errons, et la vierge câline
Se serre contre moi, peureuse vaguement,
Et je sens à travers la douce mousseline
Son bras ferme peser sur le mien par moment.

Nous causons de ce bal, des danseurs, des toilettes,
Des potins de la plage et de mille sujets,
D'excursions en mer, de sport, de bicyclettes,
De fêtes, de tennis et d'autres gais projets.

Mais nous goûtons bien moins ces choses si futiles
Que ce beau tour de parc sous les mouvants rameaux,
Que ce marivaudage et ces phrases subtiles;
Plus le son de nos voix que le sens de nos mots.

Nous goûtons en secret notre double présence,
Nous chuchotons des noms parfois inachevés,
Nous prolongeons un peu la gêne du silence,
Et nous rions avec des rires énervés.

Puis, avec un ton preste et des coquetteries,
Tous deux nous nous plaisons à faire assaut joyeux
De badins compliments, de tendres railleries,
De caresses de mots et de baisers des yeux.

Pendant que dans la nuit meurent des airs de danses,
Envahis du désir d'exalter notre cœur,
Nous glissons aux aveux, aux folles confidences
Que corrige aussitôt un sourire moqueur.

Enfin nous revenons vers les salles grondantes
Sentant un regret vague en nos fronts refroidis;
Mais tout au fond de nous, en nos âmes ardentes,
Chantent les mots d'amour que nous n'avons pas dits.



Soir d'Été sur la Plage

Cette nuit de juillet ardente et violette
Imprègne de silence et de sérénité
La plage, le village et la mer qui reflète
Tout le scintillement profond du ciel d'été.

De la mer, des vapeurs montent vers les étoiles,
Qui, tremblantes un peu, luisent en souriant,
Telles, mystérieux dans la gaze des voiles,
Les yeux larges et noirs des femmes d'Orient.

La lune roule au ciel son pâle et rond visage
Où son rire éternel, béat, s'épanouit;
Des nuages furtifs la cachent au passage,
Deviennent transparents; puis tout s'évanouit.

Tout au loin, sur le sable infini de la grève
Qui, vaste, s'arrondit comme une coupe d'or,
Invisible, le flux glisse, avance sans trêve
Avec un clapotis assourdi qui s'endort.

Du sable encore à sec, des roches découvertes,
Le vent plus frais du large apporte par moment
L'âcre odeur des varechs touffus, des algues vertes,
Du sel givrant les bords des criques largement.

*
* *

Il est neuf heures. La côte en amphithéâtre,
Les maisons, les villas aux milliers d'yeux brillants
Se détachent en noir sur l'horizon bleuâtre
Et semblent contempler les astres scintillants.

Au fond du casino, dans le fouillis des plantes,
— Langueur, volupté, fièvre et désirs infinis, —
Un orchestre caché berce de valses lentes
L'ombre où flotte une odeur de poussière et d'anis.

Un vapeur rentre au port. Sa sirène sauvage
Pousse comme un grand cri strident de désespoir...
C'est l'heure où les baigneurs errent sur le rivage,
Légers et nonchalants dans la fraîcheur du soir;

Où les femmes ont froid un peu dans leurs toilettes
Molles d'été qui font des taches dans la nuit;
Où l'éclat des beaux yeux, derrière les voilettes,
Parmi l'obscurité doucement tremble et luit;

Où traînent alentour, vaguement, de discrètes
Odeurs de chair de femme; où, çà et là, pointant
L'ombre, puis s'éteignant, le feu des cigarettes
Éclaire le visage aux hommes un instant...

L'on bavarde, et les mots se poursuivent sans nombre;
Mais l'on se reconnaît entre amis, et soudain,
Alors que l'on était tout près dans la pénombre,
L'on se devine, et c'est charmant, cet incertain.

Il fuse des bonsoirs joyeux, des voix heureuses,
Des exclamations, des rires emperlés;
Puis l'on poursuit sa route en troupes plus nombreuses,
Et partout ce ne sont que de gais défilés.

Des jeunes filles vont lentement, gracieuses,
Leurs bras nus enlaçant leur taille étroitement,
Gazouillant de leurs voix jeunes, harmonieuses,
Et qui font dans la nuit comme un rayonnement.

Des enfants, au hasard, courent par folles bandes,
Bousculent les parents, encombrent les chemins,
Chantent joyeusement, dansent des sarabandes,
Se tenant, se tirant l'un l'autre par les mains.

Cependant l'air fraîchit, la nuit devient plus sombre,
Les astres plus brillants, les bruits plus écartés,
Le murmure du flux plus près grandit dans l'ombre,
Et le village éteint ses dernières clartés.

Mais tout à l'horizon, dans l'ombre qui s'effare,
Sur la mer dont plus haut mugissent les élans,
De minute en minute, énorme, l'œil du phare
S'ouvre et promène au loin ses feux rouges ou blancs.



Les petites Mouches du Soir

Par un crépuscule d'automne
Je les vis la première fois;
Par un soir triste et monotone
Je les aperçus près du bois...

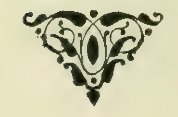
A l'heure où le soleil se couche
De pourpre et d'or à l'horizon,
S'en vient chaque petite mouche
Danser au-dessus du buisson.

Comme les vives demoiselles
Au corset d'anneaux éclatants,
Longues et fines sont leurs ailes,
Faites, dit-on, de l'air du temps.

Elles vont par légères bandes
Dans un doux rayon s'éteignant,
Font des passes, des sarabandes,
Batifolent en s'y baignant.

Puis le bois mauve devient sombre,
Tout s'enveloppe dans la nuit,
Et je ne sais où, parmi l'ombre,
L'essaim dansant vite s'enfuit...

Nous, nous dansons comme ces mouches
Dans un rayon de l'idéal,
Mais, mauvaises, nos escarmouches
En souillent l'éclat automnal.



Plaisir d'Hiver

Voici les soirs très longs suivant les jours très courts;
Tout s'embrume, s'éloigne et manque de volume;
La ville sans passants fait silence et s'allume;
La lune rit, des chiens lui hurlent dans les cours.

Pour moi, laissant errer mon esprit en son cours,
J'écoute vaguement battre au loin une enclume
Et j'écris ce sonnet au hasard de ma plume,
Cependant que mon feu me fait de clairs discours.

Dehors, c'est l'ombre triste et le froid de décembre;
Je m'enferme en mon rêve ainsi que dans ma chambre,
Et ma lampe me tient un peu lieu de soleil.

Ma tasse de thé fume à côté d'un beau livre,
Mais les yeux dans la flamme, engourdi, je me livre
Au bonheur de les clore en un demi-sommeil.

Par un Après-midi d'Hiver

Ce matin, dans l'azur tranquille,
Qui chatoyait comme la mer,
Le soleil brillait sur la ville :
Ce n'était presque plus l'hiver.

Tout souriait dans sa lumière,
Dans ses beaux rayons éclatants,
D'une tiédeur peu coutumière,
Et c'était déjà le printemps.

Mais après midi des nuées
Ont soudain envahi les cieux
De leurs troupes exténuées,
Et tout parut plus soucieux.

Furtivement, comme des ombres,
Elles ont couvert le soleil,
Qui, derrière leurs rideaux sombres,
A caché son disque vermeil.

Le jardin devient terne et morne,
La brume y flotte par lambeau,
Il y règne un ennui sans borne,
Un regret du matin si beau.

Pourtant, depuis la matinée,
Dans un pin, point noir confondu,
La fauvette passionnée
Chante sans trêve, à corps perdu.

Ce sont des notes emperlées,
Et, sur un seul thème amoureux,
Des variantes modulées,
Des susurrements langoureux.

Le ciel est gris, le jour est triste,
O fauvette! ne chante plus,
L'hiver est toujours qui subsiste,
Tous tes trilles sont superflus.

Mais non : l'oiseau tout à son rêve,
Sans voir ni le jour ni les cieux,
Gaîment vocalise sans trêve
Dans le jardin silencieux.

Alors, au fond de moi, je songe
Qu'il a raison d'être vainqueur,
Et que l'hiver est un mensonge
Lorsqu'on a le printemps au cœur.

Chante donc, oiseau d'espérance,
Infuse-moi ton jeune amour
Qui sans doute est une souffrance,
Mais du moins embellit le jour.

Chante, ô fauvette inassouvie,
Et si tu meurs avant l'été
N'auras-tu pas goûté la vie,
Ayant aimé, ayant chanté ?



L'Arrivée du Coche au Village

D'APRÈS DES GRAVURES DU XVIIIe SIÈCLE

A Maurice Couallier.

JAUNE et rouge, le coche entre dans le village
Au galop des chevaux dont l'adroit conducteur
Enlève en l'excitant le quadrupe attelage,
Tandis qu'un postillon trompette avec ardeur.

Les commères à leur fenêtre ou sur leur porte
Se montrent, les enfants accourent en troupeau :
Et, vite, on voit passer un postillon qui porte
Habit vert, gilet rouge et rubans au chapeau.

Et, sur les pavés, le coche
— Hop! hop! hop! Taratata! —
Roule, cahote et ricoche.
Gare! Gare! Le voilà!

Il arrive, faisant tressaillir les murailles,
S'envoler la poussière et jaillir maint éclair,
Avec un grand fracas de vitres, de ferrailles
Et de gais claquements de fouets qui cinglent l'air.

Mais il s'arrête court sous l'orme de la place,
Devant l'auberge où pend, à l'huis, un soleil d'or;
Et rustres, villageois, toute la populace,
Entourent les chevaux qui halètent encor.

Lassés, les voyageurs descendent tous du coche,
Puis à pas flageolants ils gagnent le relais,
Chargés de leurs manteaux ou tenant leur sacoche,
Dont malgré leurs efforts s'emparent les valets.

Or, dépêchant ceux-ci, gourmandant les servantes,
Rubicond et ventru dans son tablier blanc,
L'hôtelier se confond en courbettes savantes,
Parle haut, très loquace, et s'empresse en soufflant.

Le barbier, beau phraseur, s'offre et partout se glisse,
Tandis qu'en un patois mélangé de latin
L'apothicaire vante un pur jus de réglisse
Exquis et guérissant du rhume, — c'est certain!

Le magister, serrant sous un bras ses baguettes,
Maigre et long, tout de noir et de serge habillé,
Contemplant le tableau par-dessus ses lunettes,
Philosophe à l'écart d'un air fort ennuyé.

Et là-bas, le bicorne enfoncé sur la nuque,
Apparaissent, furtifs, derrière leur carreau,
La tête du curé puis la belle perruque
Du vieux tabellion pétunant, l'air faraud...

Les voyageurs entrés, de fenêtre à fenêtre
Et sur la place où l'on dételle les chevaux,
Les on-dit vont leur train, les racontars vont naître,
Et le bourg est joyeux d'en savoir de nouveaux.



Aubade Louis XV

L'AUBE est déjà loin, Glycère,
L'aube au corps blanc et vermeil,
Lors que vous ne faites guère
Que d'échapper au sommeil.

Cependant daignez l'instance
D'un mourant, las! écouter;
Répondez à ma constance
Qui ne se peut rebuter.

O ma trop chère insensible,
Pour votre sourire frais,
Pour un regard indicible,
Vraiment je me damnerais.

Vous dire : « Vous êtes belle ! »
C'est commun puis répéter
Ce que les miroirs, rebelle,
Se plaisent à refléter.

Chacun sait, ce n'est mystère,
Que vous naquîtes un jour,
Dans cette aimable Cythère,
De Vénus et de l'Amour.

Votre chevelure blonde,
Le galbe de vos seins nus,
Vos yeux, votre taille ronde
Seraient dignes de Vénus.

Ah ! si vous étiez bergère
Et moi pauvre chevrier,
Ensemble, l'âme légère,
Nous parcourrions le hallier

Et nous mènerions nos chèvres,
Comme Daphnis et Chloé,
Tout en nous baisant aux lèvres,
Criant gaîment : « Évohé ! »

Nous irions dans les cytises,
Le bois aimé de Cypris;
Je vous dirais des bêtises,
Comme un amant trop épris...

Puisqu'il ne faut que j'y pense,
Du moins daignez m'apaiser,
Pour mes vers, en récompense,
D'un galant et doux baiser.



Lettre de Manon

« Dans l'état où nous sommes réduits,
c'est une sotte vertu que la fidélité. »
(L'Abbé Prévost. *Manon Lescaut.*)

A Ernest Gillet.

Pardonnez-moi, mon beau chevalier adoré,
De vous laisser ainsi sans avoir murmuré,
Répété mille fois que c'est vous seul que j'aime,
Sans vous avoir donné même un baiser suprême...
Ah! ne savez-vous pas tout ceci de longtemps,
Sans qu'il vous faille plus de signes éclatants?
Surtout ne me fais pas, chère âme, de reproche!
Il le fallait, vois-tu : le malheur était proche
Et la misère était près de nous, aux aguets.
Hélas! dans tes bons yeux qui voulaient être gais,
Je lisais tes secrets sans que tu me les dises.
Cher rusé, tu m'offrais toujours des friandises,
Et toujours tu vantais en riant mes attraits;
Mais tes baisers étaient très fous ou très distraits,

Mais des larmes gonflaient tes pauvres yeux trop braves,
Et tes lèvres disaient des mots tristes et graves
Parmi les cris joyeux de notre passion.
Crois-tu donc m'avoir fait, enfant, illusion?
Et l'autre jour enfin, revenant de la ville,
Muet, tu t'es assis de façon peu civile;
Je lisais près de toi; tu feignis d'oublier
Avec ton gai bonjour le baiser familier,
Mais tu m'enveloppais d'un long regard de glace.
Ne dis pas non, je l'ai remarqué de ma place.
Alors j'ai réfléchi que, puisque c'était moi
La cause de nos maux et de ton tendre effroi,
Nous tomberions bien vite en profonde détresse
Si je restais encor plus longtemps ta maîtresse,
Mais que toi tu pourrais, seul, vivre honnêtement
Si je ne restais pas à charge à mon amant.
Hélas! voilà pourquoi je t'ai quitté, chère âme!
Je ne mérite pas, vois-tu, que l'on m'en blâme.
Crois-tu qu'on puisse aimer quand on n'a pas de pain,
Quand on est tenaillé moins d'amour que de faim?
La morale au malheur est toujours importune,
Et tu vois comme moi, dans l'état de fortune
Où nous sommes réduits, que c'est, en vérité,
Une sotte vertu que la fidélité!...

Mais assez de douleurs, de peines, de misère!
Va, nous en avons eu notre part nécessaire,

Ou Dieu ne serait pas ni juste ni parfait
S'il nous en accablait encor plus qu'il ne fait.
Nous ne sommes pas nés pour souffrir, l'un et l'autre.
Or, puisque le malheur aujourd'hui se fait nôtre,
J'aime mieux tenter tout, forcer l'adversité,
Que subir plus longtemps la médiocrité.
— Toi-même tu m'as dit, un jour de confidence,
Que Dieu réglait ainsi sa juste providence :
Que les riches, les grands, n'avaient point tout pour eux,
Mais que l'esprit était le lot des malheureux,
L'instrument qu'accordait sa divine sagesse
Afin qu'ils eussent part aussi de sa largesse.
C'est vrai : les riches sont des sots qu'on peut frapper
Et que les pauvres ont licence de duper.
Aussi je ne veux plus qu'encore au jeu tu triches :
Je vais m'employer, moi, pour que nous soyons riches ;
Malheur à qui viendra tomber dans mes filets !
Je veux avoir maison, bijoux, cocher, valets,
Carosse, être traitée avec magnificence
Et faire à cet amant payer en conscience
Et tous nos maux passés et la nécessité
Dont je pleure aujourd'hui, va, de t'avoir quitté !

Ami, ne me fais pas là-dessus de reproche ;
La honte n'atteint pas ton nom de vieille roche ;
Si je faute, cela ne regarde que moi,
Et je ne pleurerai que de ton triste émoi.

Mais tu vas murmurer, n'est-ce pas : « Je pardonne » ?
Quoi que tu fasses, ô mon ami, je te donne
Mon éternel amour et mes meilleurs baisers ;
Je les mets dans tes blonds, tes beaux cheveux frisés,
Sur tes doux yeux rêveurs, si bons, d'enfant très sage,
Par milliers et milliers par tout ton cher visage,
Et sur ta bouche enfin qui n'a jamais dit : « Non »
A celle qui sera pour toujours

Ta Manon.



Réponse à Manon

Ta Manon! Ah! coquine, infidèle et parjure!
Avec la trahison tu veux joindre l'injure,
Et me percer le cœur ne t'a pas satisfait
Pour qu'il te faille aussi rire de ton forfait.
Ta Manon! Mais crois-tu que ta beauté de femme
Contre mon châtiment te défendrait, infâme?
Ne crois-tu que j'aurais, ô fille sans vertu,
Plaisir à te tuer sans pitié, ne crois-tu?
Tes baisers... Ah! merci! que veux-tu que j'en fasse?
Les tiens me saliraient, je les jette à ta face.
D'ailleurs, je n'ai pour moi que l'honneur de certain,
Et, je sais, c'est trop peu pour toi, vile catin!
Ta Manon! Mais comment oses-tu me l'écrire
Sur l'œil de ton amant qui sans doute ose en rire?
Mais quelle autorité prétends-tu donc avoir
Pour me tenir ainsi courbé sous ton pouvoir?

Quand tu me laisses seul, en pareille tourmente,
Te flattes-tu d'avoir gardé des droits d'amante
Et dans mon cœur, qui n'eut que le tort d'être épris,
Autre chose pourtant qu'une place au mépris?...

Ah! Manon, ne riez pas au moins de mes plaintes :
Vous le savez trop bien, vous n'avez point de craintes
A marquer de mes trop faibles intentions;
M'avez-vous pas rivé les fers des passions?
Vous-même, hier, dans votre lettre, en un passage,
M'avez dit que j'avais des yeux d'enfant très sage,
Des yeux trop confiants, pleins de simplicité,
Qui n'imploraient de vous que la fidélité.
Hélas! Ces pauvres yeux naïfs ont la faiblesse
De pleurer malgré moi sous le coup qui les blesse.
Mais, tenez, les voici tout souriants pour vous,
Quoique encore cuisants de pleurs amers et fous!
Pourtant n'exigez pas, ô despote insensible,
Qu'ils soient clairs de pardons, qu'ils tentent l'impossible
Et qu'en vous évoquant sans répit, en tous lieux,
De notre amour défunt je devienne oublieux.

Mais puisque maintenant la faute est consommée,
Que vous êtes heureuse et par un autre aimée,
Pourquoi vous tourmenter d'étrangères douleurs :
La joie et le plaisir s'importunent des pleurs.
Et puis que feriez-vous d'un pardon plein de larmes,

De reproches amers, de trop justes alarmes?
Craignez-vous que le faible amant ait rejeté
Cependant le fardeau de votre autorité,
Ou bien aspirez-vous, trophée expiatoire,
Encore à ce nouveau gage de la victoire?

Oubliez! Jouissez en paix de vos plaisirs,
Ayez le cœur léger, ouvert aux seuls désirs,
Gardez jalousement que les maux vous effleurent,
Laissez tous les chagrins à mes yeux pour qu'ils pleurent,
Et surtout n'ayez pas le souci du pardon!
Avez-vous donc senti celui de l'abandon?
Vous avez tout bien fait, et je suis égoïste.
Allez, vous n'avez pas de sujet d'être triste;
Vous n'avez même pas eu le tort de pécher,
Et moi je suis un sot de vous le reprocher.
Riez! Ne mettez pas votre cœur au supplice!
Si vous avez fauté, ç'a été sans malice,
Sans le vouloir, comme un enfant très imprudent.
D'ailleurs, je le fus plus en me persuadant
Que votre amour tiendrait, à l'heure inopportune,
Bravement tête à la misérable fortune,
Qu'il ferait que grandir en notre pauvreté
Comme un gage éclatant de la sincérité.

Mais non, vous ne songez jamais rien qu'à vous-même,
Vous faites des plaisirs votre besoin suprême,

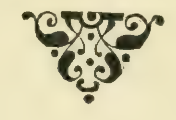
Vous n'aimeriez pas si vos inclinations...
Ne recevaient d'autrui leurs satisfactions...
Ne mentez point. J'ai trop appris à vous connaître
Bien que l'amour m'aveugle et déchire mon être.
Non, vous ne m'avez pas jamais, jamais aimé,
En m'affirmant que oui, vous avez blasphémé.
Car si l'amour était aussi vil que vous dites,
L'homme le mettrait au rang des choses maudites
Avec la trahison, la mort et les douleurs;
Cet exécrable amour est la source des pleurs.

L'amour vrai, puisqu'il faut que moi je vous l'apprenne,
C'est l'oubli de deux cœurs que le désir entraîne,
L'oubli de tout le monde et l'oubli de la faim,
Le despote exclusif, insatiable enfin.
Pour un semblable amour la richesse n'existe :
Il est riche de soi, de soi-même égoïste,
Et sachez, puisque vous goûtez la volupté,
Qu'on n'aime jamais plus que dans l'adversité.

Ah! cruelle Manon, si vous aviez voulu,
Comme le luxe aurait été très superflu,
Comme nous nous serions aimés, aimés quand même,
Malgré notre infortune et la détresse extrême!
Oui! Nous aurions vécu sans nul autre tourment
Que de nous adorer l'un l'autre longuement :

Nous aurions simplement arrangé notre vie
En la débarrassant de l'orgueil, de l'envie.
Toujours tu te serais faite belle pour moi,
Et souvent j'aurais mis un baiser plein d'émoi
— Un baiser de jadis, très fiévreux, très farouche —
Sur la cerise fraîche et rouge de ta bouche,
Puis sur tes yeux si fins, tes yeux si langoureux;
Ah! que nous aurions pu tout de même être heureux!

Mais te perdre en un jour et par ta faute même,
Mon Dieu! ce n'est pas vrai!... Manon, Manon, je t'aime!



Souvenir
d'un Hôte inconnu et d'une heure

Memoria hospitis ignoti, unius horæ.

A Paul Bourget.

O jeune fille! ô toi que j'entrevis une heure,
A qui je n'ai rien pu dire qu'un mot banal,
O toi dont aujourd'hui le souvenir m'effleure,
Reçois et lis ces vers sans trouble virginal.

Par un matin d'été, rayonnant et splendide,
J'entrais dans ta maison pour un trop bref séjour :
Soudain tu m'apparus juvénile et candide,
Me souhaitant gaîment, dès le seuil, le bonjour.

Et je fus ébloui tant de te voir si belle
Que j'oubliais, je crois, de te dire merci.
J'étais extasié! Ma mémoire rebelle
Ne trouve pas de mots pour l'exprimer ici.

Nous restâmes tous deux un instant face à face,
Nous parlâmes un peu, je ne sais plus de quoi,
Mais déjà ton image éphémère s'efface,
Et j'ai peur de ne plus l'avoir présente en moi.

Je me souviens encor de ta figure fine
Qu'encadraient tes bandeaux châtains, très onduleux,
De ta bouche mignonne et de ta voix divine,
Douce comme le pur regard de tes yeux bleus.

Est-ce là ton portrait? Non, seul je puis comprendre
Cette joie ineffable en sa divinité,
Ce bonheur infini que nul mot ne peut rendre,
D'avoir, vivante en toi, contemplé la beauté.

Or pour toi je sentis une immense tendresse,
Non le vouloir brutal, mais un tremblant émoi,
Un désir de pouvoir te combler de caresse...
Hélas! je repartis sans te parler de moi.

En fut-il mieux ainsi pour toi, puis pour moi-même?
Ai-je passé, sans voir, à côté du bonheur?
Je ne sais! l'homme est fat et croit souvent qu'on l'aime.
Et ce jour-là je crus avoir ce bel honneur.

Qu'importe, jeune fille! ô vision trop brève!
Ton souvenir exquis suffit à me charmer,
Et je t'évoquerai, vague et douce, en mon rêve,
Avec l'illusion que j'aurais su t'aimer.

Qu'importe, ô vierge! Et pour tant de grâce indicible,
Toi dont je ne verrai le visage ingénu
Sans doute plus jamais, d'un cœur simple et paisible
Reçois l'hommage tendre et pur d'un inconnu.



Furtivement

FURTIVEMENT s'en est venu
L'amour, despote impitoyable.
Je jugeais la chose incroyable,
Au même instant il m'a tenu.

A pas de loup et comme un traître,
Je ne sais pourquoi ni comment,
Il m'a saisi juste au moment
Où je pensais en être maître.

Il s'est glissé par mes deux yeux,
Et ma raison prit sa volée;
Mon âme est tout ensorcelée,
Et je suis léger et joyeux.

Puis nos mains se sont rencontrées
Tout doucement, à notre insu;
Chacun ne s'en est aperçu
Que lorsqu'elles se sont serrées.

Du fond de nos cœurs embrasés
Par l'enivrante et douce fièvre,
Sont montés jusqu'à notre lèvre
Tendres aveux et longs baisers.

* *

Furtivement et goutte à goutte,
Mais sûrement s'est infiltré,
Jusqu'à mon âme a pénétré,
Ce poison lent, mortel : le doute.

Il s'est glissé par mes deux yeux,
Et ma joie a pris la volée,
Mon âme de deuil s'est voilée,
Et je suis las et soucieux.

Puis nos mains se sont rencontrées
Tout drôlement à notre insu,
Mais chacun s'en est aperçu
Lorsqu'elles furent desserrées.

Du fond de nos cœurs embrasés
Par la tumultueuse fièvre
Sont montés jusqu'à notre lèvre
Soupçons amers, baisers passés.

*
* *

Bonheur d'amour ou peine amère,
— O mes chers yeux, mes tristes mains, —
Suivent toujours vos deux chemins,
Mais le bonheur semble éphémère.

Joyeux printemps, amour charmant,
Lugubre hiver, tristesses sombres,
Tour à tour passent, pauvres ombres,
Puis s'ensauvent, furtivement.

L'Orgue

A Louis van D...

Vous avez achevé votre rôle à ce drame
Qu'est la vie, et voici l'apaisement du soir
Et l'heure où vous venez dans l'ombre vous asseoir
Devant votre orgue qui sous vos doigts errants brame.

Jouez, improvisez et laissez sur la trame
Du rêve se mêler la tristesse et l'espoir,
Et le mystère humain vous semblera moins noir
Si dans l'orgue gémit ou s'exalte votre âme.

Rêvez! Savoir rêver, c'est le bonheur divin,
Même si l'on est sûr que Dieu n'est qu'un mot vain
Et qu'aussi tout bonheur est fondé sur le sable.

Car, avant de subir la mort sourde et sa loi,
Il est doux d'écouter chanter au fond de soi
Le murmure infini de l'indéfinissable.



Les Litanies de la Femme

A Paul Adam.



Les Litanies de la Femme

Ève, qu'aux premiers jours du monde et du mystère
Dieu fit surgir du flanc de l'homme ensommeillé,
D'Adam rude et noir dont le nom veut dire terre,
Toi qui dans le jardin d'Éden ensoleillé
Épanouis parmi la nature ravie
La fleur de ta vermeille et blonde nudité,
Ève aux yeux bleus et purs, Ève source de vie,
Qui goûtas l'innocence et la sérénité,
Toi qui pourtant voulus mordre au fruit symbolique,
Et qui depuis connus le sel amer des pleurs,
L'amour, la volupté folle ou mélancolique,
Et le bien et le mal, la joie et les douleurs,
Ève !

Hélène, la plus belle entre toutes les femmes,
O fille du dieu-cygne amoureux de Léda,
Toi qu'emportait par l'Archipel, à force rames,
Pâris, le beau pasteur descendu de l'Ida,
Hélène qu'admiraient, penchés aux murs de Troie,
Tous les vieillards tremblant de leurs débiles mains,
Toi qu'ils louaient entre eux, les yeux brillants, en proie
Au trouble des désirs jeunes et surhumains,
O toi dont les grands yeux s'emplirent, dix années,
De cadavres sanglants de guerriers, de coursiers,
Toi qui humas l'odeur des luttes effrénées,
Du carnage, du sang et du feu des brasiers,
Hélène!

Judith, toi qui reviens dans l'aube grise et terne
Vers Béthulie en pleurs, d'un pas tranquille et lent,
Toi qui livras ton corps aux durs bras d'Holopherne,
Qui fus, hier encor, la vierge au cœur tremblant;
Judith, toi qui t'en vas murmurant un cantique
De tes lèvres encor brûlantes de baisers,
De ces lèvres qui dans cette nuit extatique
Murmurèrent des mots par l'amour embrasés;
Judith, qui dans tes mains petites et nerveuses
Serres fébrilement le sabre ensanglanté,
De ces mains qui ont fait, cruelles ou rêveuses,
Les gestes de la mort et de la volupté,
Judith!

Chloé, toi qui menais tes brebis et tes chèvres
Brouter la jeune pousse et le genévrier
Dans les prés et les bois; toi que baisait aux lèvres
Daphnis aux cheveux noirs, le souple chevrier,
Chloé, toi qui montrais, fines, blanches, égales,
Tes dents que découvrait ton grand rire argentin,
Sur le chaud de midi quand vibrent les cigales,
Couchés sous un vieil orme, un peu las du matin,
Vous buviez le lait frais dans la même sébile,
Et tous deux vous baigniez dans la source, ingénus,
Lui son corps brun et fort, et toi ton corps nubile,
Ton corps gracile et blanc, ta gorge aux seins menus,
Chloé!

Cléopâtre aux yeux verts et changeants comme l'onde,
Toi qui chéris la gloire et les victorieux,
Qui remplis, à vingt ans, le conquérant du monde,
César, fils de Vénus, de désirs furieux,
Reine au cœur orgueilleux qui fis trembler Octave,
Toi qui, le corps meurtri par ses rudes baisers,
D'Antoine herculéen fis un docile esclave
Oublieux du combat et des siens méprisés,
Toi qui causas sa mort pour conserver ta vie,
Traîtresse qui craignais lâchement les douleurs,
O femme qui tendis, te voyant asservie,
Ton bras blanc à l'aspic caché parmi les fleurs,
Cléopâtre!

Madeleine aux doux yeux couleur des violettes,
Aux yeux noyés d'extase, aux blonds cheveux ardents,
Aux doigts frêles sentant l'encens des cassolettes,
Toi que Christ délivra des sept démons grondants,
Toi dont les nobles mains, où saignaient des stigmates,
Sur les cheveux bouclés du roux Nazaréen
Répandirent un jour un vase d'aromates,
Fille de Magdala, fleur de l'amour païen,
Qui donnas à Jésus, avec ton cœur de femme,
Ton corps voluptueux, charmant et parfumé,
O pécheresse en pleurs près du gibet infâme,
Toi qui reçus son corps sur ton sein tout pâmé,
Madeleine !

Juliette au balcon du palais de Vérone,
Par cette nuit de mai, sur le parc embaumant
Ces jasmins dont tes doigts tressaient une couronne,
Dans l'ombre calme et tiède où montaient mollement
Le chant du rossignol et le parfum des roses,
Vers toi montait aussi le chant de Roméo,
S'élançait vers ta bouche aux lèvres demi-closes
Le beau chant que ton cœur répétait en écho ;
Toi qui tremblais soudain, entendant l'alouette,
De la crainte du jour et du regret qui mord,
Du regret de la nuit plus belle, Juliette
Dont l'amour fut plus fort que la haine et la mort,
Juliette !

Jehanne au Bois-Chenu, bruissant de fontaines
Dans le soir pourpre et grave où l'angélus mourait,
Qui distinguais des voix célestes et lointaines
Dans le frémissement du vent sur la forêt,
Bergère qui donnais au marguillier la laine
De tes brebis pour qu'il sonnât plus longuement,
Jehanne aux cheveux noirs, douce vierge lorraine,
Lorsque tu chevauchais sans peur et sans tourment,
Casquée et cuirassée et l'épée à la taille,
Voyaient-ils, ton roi lâche et les chefs envieux,
Et le peuple naïf, l'Anglais à la bataille,
Devinaient-ils l'éclat du bûcher dans tes yeux,
Jehanne!

Marguerite, pour tes nattes blondes, tressées
Par tes doigts fuselés, pour tes yeux purs, couleur
De ne-m'oubliez-pas, tes paupières baissées
Chastement, aux longs cils, ta bouche rose en fleur,
Pour tout ton corps suave et parfumé de femme,
Pour ton amour et tous tes reproches dévots,
Faust, l'orgueilleux damné, frémissait dans son âme
Toujours pleine d'ennuis et de désirs nouveaux,
Douce Gretchen, ton sein gonflait ta gorgerette
Quand tu te promenais en effeuillant tout bas
Des mots charmants et des pétales de fleurette
Dans le jardin de Marthe, à pas lents, à son bras,
Marguerite!

Manon, lorsque à seize ans, mais déjà femme, amante,
Leste, tu descendis du coche poussiéreux
D'Arras, un soir d'été, quels feux, quelle tourmente
Embrasèrent le doux chevalier des Grieux!
Manon sans préjugés, plus fille que maîtresse,
Avide de jouir et lâche pour souffrir,
De combien d'amertume as-tu payé, traîtresse,
Son cœur, son faible cœur qu'il te voulait offrir!
Manon, de quel amour, de quel secret féerique
Pourtant l'enivras-tu pour qu'il t'aimât si fort,
Qu'il te suivît de Saint-Lazare en Amérique,
Et que, morte, il voulût te suivre dans la mort,
Manon!

Marie-Antoinette, en jouant à la bergère
Par le hameau joli du petit Trianon,
Ne sentiez-vous parfois votre âme moins légère
Et votre cœur crispé battre sous le linon?
N'entendiez-vous donc pas gronder plus près l'orage
Avant de voir, par les nuits rouges de juillet,
Vos palais envahis du peuple fou de rage,
Et dans des milliers d'yeux la haine qui brillait?
Et saviez-vous, hélas! retourner de Varennes
Pour en joindre un plus rare à vos bijoux royaux,
O vous, la plus superbe et plus belle des reines,
Le collier du martyr dont saignaient les joyaux,
Marie-Antoinette!

Et vous, fleurs de mystère et de rêve, Inconnues,
Vous dont les lèvres d'homme ont sans fin répété
Les noms, tendre musique! O vous qu'ils ont tenues
Entre leurs bras défaillantes de volupté,
Dont leurs yeux ont scruté, brillants, les yeux farouches,
Dont ils ont enlacé les corps pâmés et las,
Dont leurs désirs tremblants ont écrasé les bouches,
O vous qui n'êtes plus ou n'êtes encor pas,
Au long des jours joyeux et des nuits embaumées,
Et du temps, infini mais rapide chemin,
Vous qui avez aimé, vous qui serez aimées,
O femmes de jadis, ô femmes de demain,
Inconnues!

A vous toutes, les fleurs écloses ou flétries,
Les matins de printemps et les beaux soirs d'été,
Le brocart, les joyaux, les ors, les pierreries
Et les parfums qui font mourir de volupté;
A vous les regrets vains des vieillards, la mollesse
Ardente aux yeux cernés des grands adolescents,
L'orgueil, la lâcheté, la force, la faiblesse,
Les baisers éperdus, les rires innocents;
A vous le désespoir et les larmes amères,
Le sang et la douleur et la haine qui mord,
Le bien, le mal, l'amour, la gloire et les chimères,
Et l'éternelle Vie et l'éternelle Mort!





Table



TABLE

I

L'ALBUM

LE JARDIN ET LA FERME

L'AME DES CHOSES

LE DÉPART

MA TANTE ET SA MAISON

II

AU FIL DE L'HEURE ET DU RÊVE

LES LITANIES DE LA FEMME



Achevé d'imprimer

le dix-sept octobre mil neuf cent dix

PAR

ALPHONSE LEMERRE

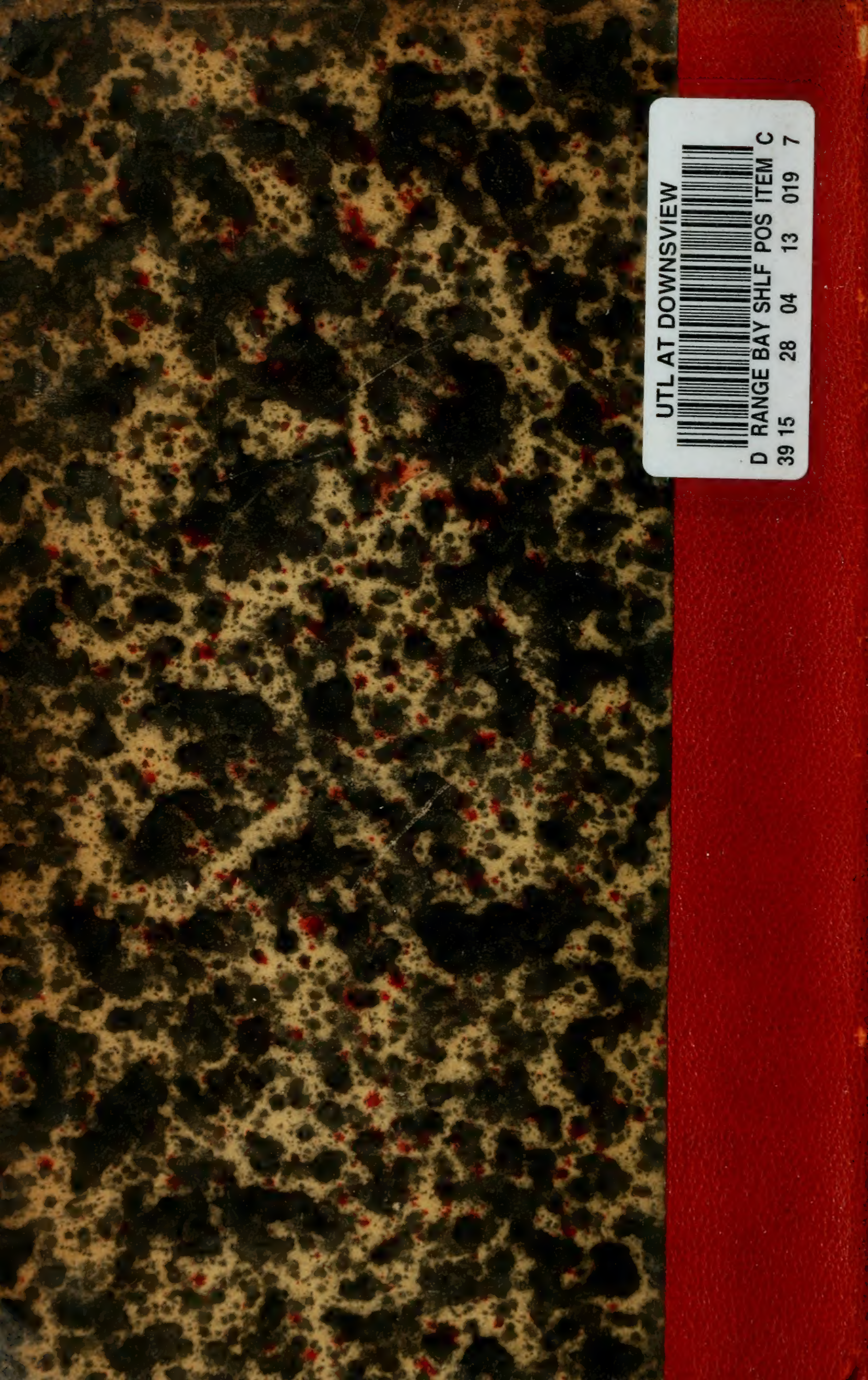
6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

4-5. — 5125.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 5.-5125.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 28 04 13 019 7